

NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE

JEAN SAVANT

Alexandre  
*de*  
Rennenkampf



CALMANN-LÉVY

## CHAPITRE III

### RUSSIE ET CAMPAGNES

« Que vaut le meilleur bonheur sur la terre, s'il ne nous améliore pas, si nous ne mûrissions pas pour le Ciel, si nous ne préparons pas le Ciel sur la Terre ?... »

Alexandre de Rennenkampf.

**E**N 1810, Alexandre de Rennenkampf quitte la France, traverse l'Allemagne et rentre en Russie. A Weimar, il manque Goëthe à qui Alexandre de Humboldt venait de le recommander. Il revoit sa Livonie natale, mais n'y demeure pas, car jusqu'à la campagne de 1813 il va se fixer à Saint-Pétersbourg.

S'il choisit Saint-Pétersbourg, c'est qu'il aspire à réaliser un projet grandiose qu'il a mûri durant ses voyages et qui consiste à fonder un établissement qui préparera les étudiants russes aux diverses carrières de l'Empire. Il entretient de son projet le tout-puissant chancelier d'Empire Spéranski, favori de l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> (31). Et c'est la fondation du lycée de Tzarskoié-Sélo, qu'on appellera également le lycée de Pouchkine, car le génial poète en

des premiers élèves... Mais non le meilleur, loin

le 19 octobre 1811, l'Empereur inaugure solennellement cet établissement, en présence de l'Impératrice, de l'Impératrice douairière, des ministres et de la plupart des fonctionnaires et pédagogues de Saint-Pétersbourg. Alexandre de Rennenkampf assista au *Te Deum* dans le grand salon du palais impérial, puis il écouta la lecture de l'édit par lequel Alexandre I<sup>er</sup> annonçait « l'ouverture d'un nouveau temple de la science pour un nombre limité de jeunes gens choisis pour leurs talents et leurs qualités, et spécialement destinés aux importantes charges de l'État ».

Alexandre de Rennenkampf, son projet en partie réalisé, le lycée ouvert aux étudiants, ne songe qu'à le laisser fonctionner sans s'y mêler davantage, tâche qui incombe au gouvernement impérial. D'ailleurs ce lycée ne représente qu'un embryon de ce qu'il avait projeté. Mais on le décide à occuper la chaire d'histoire des littératures française et allemande, et celle d'esthétique, et il doit en occuper une autre. Il prend ainsi place dans le corps enseignant du lycée impérial de Tzarskoié-Sélo, aux côtés des professeurs Goussinsky (langues russe et latine), Boudry (langue française), Hauenschild (langue allemande), Kounitzine (météorologie), Kartzew (mathématiques) et Kaïdanow (géographie et histoire).

Pouchkine ne montre pas alors le talent incomparable qu'il placera au premier rang des grands poètes de la Russie. Alexandre de Rennenkampf se désole de compter dans sa classe un si mauvais élève, et on possède une preuve de son mécontentement dans les observations qu'il fait à son sujet. Pouchkine, note-t-il, est un élève qui n'accomplit « aucun progrès », « dépourvu d'aptitudes, d'application et de bonne volonté », et il ajoute qu'il a reçu une « éducation » telle qu'elle l'a « cor-

(32). »



Pouchkine enfant

Le temps qui lui appartient, après avoir donné ses cours au lycée de Tzarskoié-Sélo, Alexandre de Rennenkampf le consacre à écrire, en français, un *Essai sur l'essence et l'histoire des arts plastiques* (33), qu'il dédie à la baronne Caroline de Humboldt et au comte Gustave de Schlabendorff. D'autre part, il rédige son petit ouvrage sur le pape Pie VII, qui paraîtra en 1813 et que couronnent ces deux vers tirés du *Roland Furieux* de l'Arioste :

*Quando il Signor è buono, i sudetti anco —  
Fa buoni : ch'ognun imita chi regge...*

Il a, en 1810, vingt-sept ans passés, et il en aura trente quand éclatera la guerre de 1812. A Saint-Pétersbourg, outre son plus jeune frère Paul — Pavel Iakowlévitch de Rennenkampf, le futur héros des guerres de Perse, de Turquie, du Caucase, de Crimée, etc. — ses relations s'étendent aux principaux membres du gouvernement, à la haute société pétersbourgeoise, au monde de la Cour, et enfin, à part quelques personnages comme Schubert, Klinger, Trinius, Krusenstern, à deux hommes qui dresseront leur pays contre Napoléon, Arndt et Stein.

Adam-Jean de Krusenstern est alors l'un des plus fameux navigateurs de Russie et du monde (34). Il a effectué, de 1803 à 1806, un voyage autour du globe, au cours duquel, entre autres, il a découvert les îles Orlov. En 1815, il explorera le détroit de Béring, mais de 1810 à 1812, il réside à Saint-Pétersbourg et rédige une relation de son voyage (35). Krusenstern est également un savant, et l'on imagine les conversations qu'Alexandre de Rennenkampf a avec lui... conversations qui se poursuivront dans leur correspondance.

Frédéric Klinger (1752-1831) est un poète célèbre dont

un des ouvrages, *Orage et Lutte*, a donné son nom à une période de la littérature allemande.

Stein, alors banni de sa patrie par Napoléon I<sup>er</sup>, se réfugiait à Saint-Pétersbourg après avoir vécu à Prague (36). C'est un homme d'esprit », avait dit de lui le vainqueur d'Austerlitz, et il conseilla au roi de Prusse de le prendre comme premier ministre après le renvoi de Hardenberg. Arrivé au pouvoir, Stein entreprit ses trois séries de réformes : sociales, politiques et militaires, rendant le service obligatoire, créant la Landwehr et encourageant les sentiments patriotiques. Si bien qu'il dut quitter le ministère en décembre 1808 par ordre de Napoléon.

De Saint-Pétersbourg, où il se lie avec Alexandre de Rennenkampf, il excite les peuples à la résistance et répand des chansons patriotiques. En 1812 et 1813, son activité sera gigantesque. Il poussera le général en chef de l'armée de Saxe, York, à la révolte, organisera la défense, reprendra son projet de Landwehr et créera la Landsturm, et sera le grand apôtre de l'unité allemande ». Stein avait, comme Alexandre de Rennenkampf, étudié à l'Université de Göttingen. Comme Alexandre de Rennenkampf, qui avait d'une Université à sa taille pour Saint-Pétersbourg, avait préparé la création de l'Université de Berlin, l'œuvre de leur ami commun, Guillaume de Humboldt, qui réalisa en 1810, à l'époque où se fondait le lycée de Zarskoié-Sélo.

Avec Arndt, Alexandre de Rennenkampf entretiendra des rapports qui dépasseront de très loin les guerres de 1812 à 1815. Professeur, poète et historien, Arndt écrivait alors, à Saint-Pétersbourg, ces poèmes patriotiques qui contribueront à soulever l'Allemagne contre Napoléon (37).

A Saint-Pétersbourg, Alexandre de Rennenkampf eut l'occasion d'initier à la franc-maçonnerie — telle qu'elle était alors — le conseiller privé d'Alexandre I<sup>er</sup> et chancelier de l'Empire Spéranski. En réalité, l'initiative en revenait à

Fessler, le vieux professeur qu'Alexandre avait également retrouvé dans la capitale. Mais Fessler ne connaissait ni le russe ni le français et Spéranski ne parlait pas la langue allemande. Aussi Alexandre de Rennenkampf — qui parlait à la fois le russe, l'allemand, l'italien, le français et le latin — traduisit-il le contenu des rites prononcés en latin par Fessler.

Le conseiller d'État Dérébine, le conseiller privé de Rosenkampf, le directeur du Corps des Cadets, les professeurs Hauenschild et Lodi assistaient à la réunion qui se déroulait dans le palais de la Commission des Lois (38).

Comme la plupart des hommes de son époque : Français, Allemands, Russes, Autrichiens, Anglais, Italiens, etc., Alexandre de Rennenkampf était franc-maçon. Le professeur Fessler l'avait initié le 25 mars 1802 (loge Uranie), mais il se détacha de la plupart des loges auxquelles il appartient. Celle de Saint-Pétersbourg le dégoûta également. Plus tard, à Oldenbourg, il trouvera une loge plus conforme à ses vœux et qu'il dirigera.

(On sait que la plupart des collaborateurs de Napoléon appartenaient à la franc-maçonnerie. Ainsi, par exemple, Cambacérès, grand-maître de l'Ordre, le général Junot, duc d'Abrantès, le savant et sénateur Lacépède, le ministre Marescalchi, le maréchal Serrurier, le comte de Ségur, le premier président de la Cour de cassation, Muraire, les généraux Valence, Rouyer, etc. Fouché, duc d'Otrante, ministre de la Police, et Murat, maréchal, grand-duc de Berg, roi de Naples, étaient de grands dignitaires des loges du Grand-Orient dès Frimaire an XIII (1805). Rœderer, Talleyrand et Sieyès également. — Dans son *Napoléon en exil*, O'Meara raconte, à la date du 2 novembre 1816 : « Je lui fis (à Napoléon) quelques questions sur les francs-maçons et lui demandai son opinion sur eux : « *Ils font quelques bonnes actions. Ils ont aidé à la révolution, et, dans ces derniers temps encore, à diminuer la puissance du pape et l'influence du clergé...* »

Je lui témoignai le désir de savoir s'il n'avait pas encouragé les franc-maçons : « *Un peu, répondit-il, parce qu'ils combattaient le pape.* » — D'autre part, on n'ignore pas la part de la franc-maçonnerie dans le Retour de l'île d'Elbe.)

Alexandre de Rennenkampf avait la foi, la foi selon l'Évangile. Dans la franc-maçonnerie, il recherchait la fraternité et son expansion. Par exemple, il avait horreur du terme « comité de bienfaisance », et aurait voulu qu'il fût banni. « Comité d'entraide », selon lui, devait à jamais le remplacer.

Un de ses « frères » parlera de la « touchante et profonde piété » d'Alexandre de Rennenkampf, de son zèle à servir la religion de ses pères, à glorifier Dieu. Sa fréquentation des loges restait indépendante de sa croyance. Mais de même qu'il se cabrait quand il voyait une religion quelconque servir de paravent à des manifestations étrangères à la foi, de même il s'insurgeait quand les loges laissaient entrevoir des arrière-pensées séditionnaires. Par l'intermédiaire de la franc-maçonnerie — telle qu'elle était alors, répétons-le — il poursuivait le progrès humain, le perfectionnement moral, l'idéal de la véritable fraternité. Et il servait cet idéal — cet idéal seulement — avec un zèle infatigable.

En même temps, la religion était pour lui un « trésor intérieur ». Il avait pris pour directive la sentence fameuse : « La contemplation superficielle de l'être éloigne de Dieu, mais une pénétration plus profonde conduit à Dieu. » Et, comme le remarque un de ses amis, qui connut et suivit ses recherches scientifiques auxquelles il se livrera de 1820 à 1854, « ses recherches sous le microscope lui représentèrent clairement la sagesse et la splendeur de Dieu (39). »

\* \* \*

Autre chose marqua l'activité d'Alexandre de Rennenkampf à Saint-Petersbourg de 1810 à 1812. Alexandre de

Humboldt l'avait mis dans la confiance, lors de son séjour à Paris, d'un de ses plus grands et plus chers désirs : celui d'un voyage en Asie, dans les Indes supérieures, dans l'Himalaya et le Thibet. Dans ce but, il étudiait la langue persane avec Sylvestre de Sacy (40) et André de Nerciat (41).

A Saint-Pétersbourg, Alexandre de Rennenkampf, passionné pour le projet d'Alexandre de Humboldt, le communiqua au chancelier Spéranski et à d'autres hommes d'État. Après des mois de discussion, l'affaire prit tournure, et Alexandre de Rennenkampf fut officiellement chargé, par le gouvernement de l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, d'inviter Humboldt à entreprendre une expédition au Thibet, avec le concours de savants russes.

A cette lettre, qui lui parvint à la fin de l'année 1811, Humboldt répondit à Alexandre de Rennenkampf, le 7 janvier 1812, de l'Observatoire, rue Saint-Jacques (42) :

« Je m'occupe — lui disait-il notamment — outre la publication de mes ouvrages sur l'Amérique, d'études préparatoires pour une expédition d'Asie. J'ai conçu ce projet avant mon retour en Europe même ; je suis sûr de l'exécuter, mais je ne partirai pas de Paris avant d'avoir terminé mon ouvrage dont plus des deux tiers sont achevés.

« Le but de mon voyage en Asie est la haute chaîne de montagnes qui va des sources de l'Indus aux sources du Gange. Je désirerais voir le Thibet, mais ce pays n'est pas le but principal de mes recherches. Il est probable que je fasse le tour par le cap de Bonne-Espérance. Un travail sur la déclinaison des étoiles centrales m'a tenté depuis longtemps. Je voudrais rester un an à Benares ; si je ne puis parvenir au Bouchara ou au Thibet, je pourrai visiter depuis la péninsule de l'Inde les côtes de Malacca, l'isle de Ceylan, Java ou les îles Philippines. Je préfère cette route de l'Inde, parce que, une fois débarqué, je suis sûr d'un voyage intéressant en découvertes de tout genre.

« La situation politique de l'Europe me déterminera

un moment de partir, si je puis prendre le chemin de Constantinople, de Bassora et de Bombay. Comme mon but principal est l'Inde et les montagnes de l'Asie centrale placées sous les 35° et 38° de latitude, je suis assez indifférent sur la voie par laquelle je commence mon expédition.

« Voici, mon excellent ami, les vues et les plans dont je m'occupe en ce moment. Je suis extrêmement flatté de l'intérêt qu'on veut bien fixer sur moi à Pétersbourg... J'accepterai avec empressement les propositions que le gouvernement voudra bien me faire par une voie officielle, si l'on daigne me donner des éclaircissements géographiques sur les régions que l'on désire faire examiner. Il m'en coûtera beaucoup d'abandonner l'espoir de voir les bords du Gange, le climat des bananes et des palmiers.

« J'ai aujourd'hui 42 ans ; j'aime à entreprendre une expédition qui dure sept à huit ans, mais pour sacrifier les régions équinoxiales de l'Asie, il faut que le plan qu'on me trace soit vaste et large. Le Caucase me tente moins que le lac Baïkal et les volcans de la péninsule de Kamtschatka. Peut-on pénétrer à Samarcand, à Cabul, à Kashmir ? Faut-il perdre l'espoir de mesurer le Mustag et le plateau de Shamo ? Y a-t-il dans l'Empire russe un homme, qui, sans passer par les routes ordinaires de Téhéran, Casbin et Herat ou de Calcutta, ait été à Lassa ou Tibet ? La Russie est-elle en guerre avec toutes les peuplades de sa frontière méridionale, et ne pourra-t-on faire les opérations qu'au milieu du tumulte des armes ?

« La géographie, la science qui traite sur la superposition des rochers ou de l'identité des formations, la géographie des végétaux, la météorologie, la théorie du magnétisme (inclinaison, déclinaison, intensité des forces, variations horaires), observations de pendule feront des progrès immenses dans cette expédition à cause de l'étendue que l'on peut parcourir. L'étude de l'homme, les races, les langues qui sont les monuments les plus durables de l'ancienne civilisation, l'espoir d'ouvrir des routes au commerce

vers le sud — mille objets se présenteront à nos recherches.

« Pour saisir d'abord l'ensemble du théâtre de mes opérations, je voudrais qu'on me permit de commencer à parcourir toute l'Asie sous les  $58^{\circ}$  —  $60^{\circ}$  de latitude, par Katharinenbourg, Tobolsk, Ieniseisk, Iakoutskoi aux volcans du Kamtschatka et aux bords de la mer du Sud. Les pays étant inclinés au nord, on y verrait sortir toutes les formations plus récentes ; on reviendrait après de l'est à l'ouest sous les  $48^{\circ}$  de latitude par le lac Baïkal, pour se livrer aux recherches qui doivent commencer au sud de ce parallèle et qui dureraient quatre à cinq ans.

« Ces voyages ne seront guère très coûteux, quoiqu'il faudrait employer des instruments de la plus parfaite construction quoique de petites dimensions. Je désirerais que la plupart des savants fussent russes ; ils seront plus courageux à endurer des peines et des fatigues, ils désireront moins ardemment le retour. Je ne sais pas un mot de la langue russe, mais je me ferai russe, comme je me suis fait espagnol. Tout ce que j'entreprends, je l'exécute avec enthousiasme... »

Alexandre de Humboldt soulignait les avantages qui résulteraient d'un tel voyage dans l'intérieur du continent, aussi bien pour les diverses disciplines scientifiques qu'en particulier pour l'Empire de Russie, et continuait :

« Vous voyez, monsieur, par l'espoir auquel je me livre, que je serais tout décidé d'accepter les offres qu'on daignera me faire, si les plans sont conçus d'une manière assez grande qu'ils me paraissent dignes du monarque qui gouverne la moitié de l'ancien continent. Les craintes que l'on a d'une guerre dans le Nord retarderont peut-être un peu l'exécution de ces grands projets ; j'aime à espérer que cette partie de l'Europe continuera à jouir de la paix ; cet espoir ne fût-il pas réalisé, on peut croire qu'après une guerre, les gouvernements embrassent avec plus de chaleur tout ce qui tient à la prospérité intérieure et qui ne demande que des frais médiocres.

« Je ne pourrais être à Pétersbourg avant l'hiver 1814. Ce délai ne sera pas nuisible à la chose publique. Il faut plus d'un an pour faire exécuter les instruments de physique et d'astronomie que l'on commanderait à Paris (Fortin, Breguet, Lenoir), à Londres (Troughton, Mudge, Ramsden son), à Munich (Reichanbach) ; il faut du temps pour réunir les savants et artistes, il en faut pour prendre des informations aux frontières méridionales de l'Empire sur la possibilité de pénétrer au Sud... Je vous ai parlé avec cette même franchise avec laquelle je me suis expliqué à la cour d'Aranjuez en 1799...

« Je connais trop votre délicatesse, monsieur, pour qu'il soit nécessaire de vous inviter à ne pas faire communication de cette lettre que vis-à-vis des personnes qui sont directement intéressées à l'exécution d'un plan utile aux progrès des sciences. Il ne serait point humiliant pour moi d'offrir mes services à un prince qui a fait fleurir les sciences et les arts dans ses vastes États. Mais ma situation individuelle me défend une démarche de cette nature. Je ne me refuserai à rien de ce qui tend vers un but utile et glorieux ; j'entreprendrais le voyage de Tobolsk au cap Comorin lors même que si je savais que de neuf personnes il n'en arriverait qu'une seule, mais simple dans mes goûts, ami d'une indépendance morale, soutenu par une forte volonté, je poursuis tranquillement mes recherches particulières. Je sortirais de mon caractère, si, au lieu de répondre aux questions que vous me proposez, je faisais des démarches de mon côté... »

Malheureusement, on ne sait rien de plus sur l'étendue des pourparlers entre Humboldt et Alexandre de Rennenkampf, sinon que ce voyage, placé en 1811-1812 sous le signe des trois Alexandre (l'Empereur, Humboldt, Rennenkampf), et reporté par suite de la guerre de 1812, se réalisa en 1829.

En 1853, le 18 octobre, Alexandre de Humboldt écrira,

à propos de la lettre ci-dessus : « Je ne désavoue aucun des motifs qui ont guidé ma plume en écrivant au digne baron de Rennenkampf ; dix-sept ans plus tard, 1829, j'ai fait, d'après les ordres de l'empereur Nicolas, l'expédition décrite dans mon *Asie Centrale*. Cette lettre peut être imprimée avant ou après ma mort. Elle est l'expression d'une forte volonté (43). »

\* \* \*

En même temps qu'avec Alexandre, c'est avec Guillaume de Humboldt qu'Alexandre de Rennenkampf correspond de Saint-Pétersbourg. De cette correspondance, une lettre nous reste. Elle est de Guillaume de Humboldt et datée de Vienne, le 30 mai 1812. Au « très cher baron » — comme on appelle plus couramment le seigneur de Rennenkampf — Guillaume de Humboldt témoigne son attachement et dit qu'il lui est agréable de lire ses descriptions, mais qu'il lui serait plus agréable encore si, au lieu de s'excuser de la longueur de ses lettres, il lui écrivait « beaucoup, souvent et en épuisant tous les sujets ».

Après quoi, il entend mettre à profit l'obligeance d'Alexandre de Rennenkampf. « Vous savez, lui dit-il, que je consacre beaucoup et obstinément à l'étude des langues. A ma disposition se trouve une collection considérable d'imprimés et de manuscrits pour l'enrichissement de laquelle vous pourriez m'être fort utile, car vous vivez justement dans l'État où se rencontrent les principales langues. Et c'est justement celles qui ne se rencontrent que chez vous qui ont pour moi un double intérêt, car les langues américaines, qui forment l'objet de prédilection de mes études, s'opposent à toutes les autres et ont la plus grande parenté avec les langues et les dialectes asiatiques du Nord-Est. Je me permets de vous demander de vous renseigner et d'acheter pour moi tout ce qu'on peut

trouver chez vous de grammaires et de dictionnaires de langues asiatiques. »

« Quand je parle de langues asiatiques, continue-t-il, j'ai en vue les langues arabe, turque, persane et toutes celles dites sémitiques, puis l'indien et le chinois. Pour le reste, ce qui a le plus grand intérêt pour moi, c'est tout ce qui concerne les langues tartares. Il est possible qu'à l'Académie, et peut-être ailleurs, se trouvent des matériaux manuscrits sur cette question. Dans ce cas, je vous prierais de les copier. Je ne puis vous exprimer à quel point vous m'obligeriez.. Je compenserai les dépenses selon vos indications, directement à Saint-Pétersbourg, et si la guerre possible éclatait et qu'il y eût des difficultés de communication et que vous sachiez, durant ce temps, trouver certaines choses intéressantes, alors ce serait pour moi, plus tard, une surprise fort agréable et inattendue... »

Plus loin, Guillaume de Humboldt parle d'un projet qui ne se réalisera pas. « Vous devez avoir vu, d'après les lettres de ma femme, que chez nous tout va aussi bien qu'autrefois en Italie. Que nous y retournerons pour y demeurer toujours est entièrement décidé et nous préparons tout en sourdine à cet effet. L'époque est, maintenant, assez incertaine. Mais je pense que, vous aussi, que ce soit lentement ou rapidement, vous marchez vers le même havre et je me réjouirais beaucoup si nous y étions de nouveau ensemble (43). »

Les recherches linguistiques connurent trop tôt leur terme. Les événements se précipitaient et la campagne de Russie entreprise par Napoléon secouait déjà l'Europe de nouvelles convulsions (44)...

\* \* \*

Cette guerre allait transformer une fois de plus l'existence d'Alexandre de Rennenkampf. Pour la Russie, il s'agit d'une « guerre patriotique », et le nom lui en restera

dans l'Histoire. Pour son « indépendance », la Russie mobilise ses forces et fait appel à tous les concours. Ainsi, par exemple, se forme la « légion russo-allemande » dont le commandement est confié au général comte de Wallmoden. Alexandre de Rennenkampf, que ne retient pas l'état-major russe, s'engage avec le grade de capitaine dans la légion de Wallmoden et devient l'un de ses aides de camp. Avec lui, il fera les campagnes de 1813 et 1814.

D'ailleurs, plusieurs membres de sa famille se battent à la même heure. D'abord son frère, Pawel Iakowlévitch, qui alors a vingt-deux ans et sert à l'état-major général de Koutouzow (45). Puis, son cousin, Charles Pawlovitch, futur général, lui aussi, héros tranquille dont le fils — Constantin Carlovitch — sera secrétaire d'État d'Alexandre III et de Nicolas II et le plus intime collaborateur de ces deux souverains (46). Ensuite, un autre de ses cousins, le colonel Gustave de Rennenkampf, châtelain de Grand-Ruhde, Tuttomaggi, Sastama, etc. Celui-là commande le régiment de Smolensk, se distinguera à Leipzig en 1813, sera fait « chevalier de Saint-Georges » à Craonne, en 1814. En 1812, il sera envoyé en parlementaire à Ney, à Krassnoïé (47). Un autre capitaine de Rennenkampf appartenant au 1<sup>er</sup> régiment du génie russe participe également aux opérations. Tous, à l'exception d'Alexandre de Rennenkampf, qui fuit les honneurs, seront faits chevaliers de l'ordre « Pour le Mérite » par le roi Frédéric-Guillaume III de Prusse.

Beaucoup d'années plus tard, Alexandre de Rennenkampf avouera qu'entre 1812 et 1814 son enthousiasme de libéral trouva un champ d'activité exceptionnel. Ses rêves lui parurent un moment sur le point de se cristalliser quand les souverains victorieux lancèrent leurs promesses solennelles. Car il nourrissait des idées, comme tant de libéraux de cette époque, sur la « majorité des peuples », la « constitution », les « droits politiques ». La paix retrouvée, il « grincera des dents » contre la réaction (48).

Pour le moment, en 1813, il fait la guerre aux côtés du

général de Wallmoden. Et la lutte ne lui permet plus d'écrire à Caroline de Humboldt qui s'inquiète. Elle s'adresse à une amie, le 14 septembre 1813 : « Ecris à Varnhagen... Il serait fort aimable s'il pouvait s'enquérir, dans le corps d'armée où il sert, d'Alexandre de Rennenkampf... Je l'aime de tout mon cœur et je ne peux rien apprendre sur lui, je ne peux recevoir aucune réponse... » « On peut questionner sur Rennenkampf S. E. le général d'Arentschild... » Le 29 septembre, elle recommence : « Je ne sais rien d'Alexandre de Rennenkampf. » Sa correspondante lui répond : « Si seulement tu pouvais m'écrire à quel corps et à quel régiment est inscrit Rennenkampf, je pourrais me renseigner auprès de mille Prussiens... » Caroline, inlassable, continue : « Alexandre de Rennenkampf se trouvait en dernier lieu à Wittenberg. Dieu ! conserve-moi ce cher ami !... — Il est capitaine dans la Légion... Tu m'aurais infiniment consolée si tu avais pu me renseigner le plus souvent possible sur lui (49)... »

En cette année 1813, Alexandre de Rennenkampf suit pas à pas le général de Wallmoden, collabore à ses actions, à ses négociations. Dans son état-major, il fait figure de familier autant que d'aide de camp. Il conservera d'ailleurs une haute opinion de Louis-Georges-Théodore comte de Wallmoden-Gymborn, militaire, diplomate, et, pour tout dire, « condottiere » selon la tradition des plus nobles condottieri. Né à Vienne, le 6 février 1769, le général de Wallmoden avait quarante-quatre ans en 1813. Alexandre de Rennenkampf en avait trente.) Descendant d'une vieille famille noble de la Basse-Saxe, qui avait été élevée au rang des comtes de l'Empire en 1783 par suite de l'acquisition des domaines de Gymborn et de Neustadt, en Westphalie, il vit le jour dans la capitale de l'Autriche où son père y remplissait les fonctions de chargé d'affaires de Grande-Bretagne.

Son éducation achevée, ce ne fut ni en Saxe, ni en Westphalie, ni en Autriche, mais au Hanovre — c'est-à-dire

au service du roi d'Angleterre — qu'il commença sa carrière militaire, pour la poursuivre, quelques années plus tard, en Prusse, puis en Autriche. De 1796 à 1800, il se signala continuellement en face des armées françaises. Antinapoléonien ardent, il se distingua à Wagram, après avoir été négociateur à Londres un traité de subsides avec le gouvernement britannique, et c'est après Wagram qu'il atteignit le grade de feld-maréchal-lieutenant, c'est-à-dire général de division.

Par la suite, il reçut les épaulettes de général de la cavalerie, mais il semble que ce fut dans l'armée russe. En tout cas, c'est en Russie qu'il passa en 1812, après avoir remis sa démission à l'empereur d'Autriche, ne consentant pas à participer à la nouvelle campagne aux côtés de Napoléon (l'Autriche étant l'alliée de la France), mais voulant, au contraire, agir toujours à son égard en adversaire. L'empereur de Russie, Alexandre I<sup>er</sup>, agréa les services de cette recrue de choix. Il nomma Wallmoden au commandement en chef de la légion qu'il le chargea d'organiser sous le nom de « Légion russo-allemande », et grossit ses forces de celles des généraux Tchernitchew, Tettenborn et Dœrnberg. C'était justice.

A cette époque, Wallmoden jouissait déjà de la réputation d'un des meilleurs capitaines qu'ait possédés l'Autriche. Et l'estime dans laquelle on le tenait en Europe lui venait de sa fermeté, de sa décision et de sa loyauté.

Aux yeux d'Alexandre de Rennenkampf, le général de Wallmoden réunissait encore le mérite de connaître l'Italie (il devait plus tard aussi se distinguer à Naples, de 1817 à 1821, en Sicile, de 1821 à 1823, et gouverner Milan de 1823 à 1848), de parler la langue italienne, d'avoir participé aux luttes contre la Révolution et l'Empire français, autrement dit d'avoir été mêlé aux grands événements vécus depuis 1789, d'avoir parcouru l'Europe et d'appartenir à la phalange des personnalités agissantes dont s'honore ou qui marquent un siècle.

Avec le général de Wallmoden, Alexandre de Rennenkampf participa à la prise de Hambourg où se signalèrent les Cosaques, puis assista aux conférences qui réunirent, à Hambourg, l'état-major de Wallmoden et celui du général Tettenborn, et, à Ulzen, le même et ceux des généraux Dørnberg et Tchernitchew.

Alexandre de Rennenkampf est encore avec Wallmoden quand celui-ci, persuadé des avantages qu'en retireraient les armées alliées au moment où le maréchal Davout serait contraint à évacuer les rives de l'Aller, vient proposer au général Wittgenstein d'organiser un système de relève avec leurs forces respectives devant Magdebourg et de les jeter ensemble contre Davout, le moment venu, pour le repousser de la ligne de l'Aller. Wittgenstein approuve la justesse de ce plan, mais se refuse à l'appliquer, jugeant les circonstances insuffisamment propices et s'attendant chaque jour à une attaque des Français. Il ajoute que le corps d'armée du général Barclay de Tolly, après avoir pris Thorn, continue son offensive en direction de l'Elbe inférieure, c'est-à-dire en direction de Hambourg.

Obligé de renoncer à ses intentions, ne recevant d'autre part aucun concours, le général de Wallmoden revient avec Alexandre de Rennenkampf à son quartier général. Le maréchal Davout commençait à se préparer à une nouvelle attaque, avec l'intention évidente de repousser totalement les forces de Wallmoden sur la rive droite de l'Elbe.

Effectivement, Davout, après avoir marché sur Harbourg, parvient à repousser les troupes du général Tettenborn, et Wallmoden, suivi des détachements de Tchernitchew et de Dørnberg, prend position sur la rive droite de l'Elbe. Le 25 mai, Alexandre de Rennenkampf arrive avec lui à Remitz, d'où un régiment de cosaques est envoyé pour occuper Danneberg.

C'est l'époque difficile de la campagne du corps de Wallmoden. Le 25 avril, Napoléon est arrivé à Erfurt ; le 26, il passe avec son état-major par Weissenfels et, le

2 mai, il remporte la victoire de Lutzen. Alors, la précarité de la situation de Wallmoden augmente. L'armée de Napoléon menace de marcher sur Berlin et de couper ses communications avec les forces principales alliées...

Le 8 mai, Alexandre de Rennenkampf quitte le quartier général de Dœmitz et arrive avec le général de Wallmoden à Lauenbourg pour prendre les mesures nécessaires à la défense de Hambourg. Revenus à Dœmitz, le général et son aide de camp y apprennent que Davout a prononcé sa grande attaque. Toutes les forces russes disponibles sont rassemblées. L'Elbe est traversée le 10 mai au soir. Le 11, on atteint Gørde, et le 12 on inflige une défaite locale aux troupes de Davout, à Dahlenbourg.

Mais il faut se convaincre de l'impossibilité de s'opposer davantage aux progrès de Davout. Peu après, Hambourg tombait aux mains des Français, et Davout, saisissant immédiatement trente-quatre otages parmi les premiers citoyens de la ville, frappait simultanément la population d'une contribution exceptionnelle de quarante-huit millions de francs (plusieurs milliards de nos jours), sans compter les frais d'occupation, et mettait la main sur la fameuse banque de Hambourg.

Il restait une revanche à prendre, au général de Wallmoden, et sur les lieux mêmes. C'est ainsi qu'Alexandre de Rennenkampf ne fut pas à Leipzig où, toujours dans les rangs de l'armée impériale russe, combattaient tant des siens, mais à la défaite des forces de Davout. Aux ordres de ce dernier se trouvait le général Marie-Nicolas-Louis Pécheux, qui, né en 1769, était entré au service en 1792 pour devenir colonel en 1805, participer aux campagnes d'Austerlitz, de Prusse et d'Espagne, après le traité de Tilsit. Sa conduite à Burgos lui avait valu le titre de comte de l'Empire, et il était général de division en 1813, quand, après avoir marqué de son nom les pages glorieuses de Cuença et d'Ocana, il fut appelé en Allemagne par Napoléon et détaché, avec sa division, vers Magdebourg.

Conformément aux ordres de l'Empereur, le général Pécheux s'apprêtait à « balayer la rive gauche de l'Elbe », mais le service de renseignements à l'état-major du général de Wallmoden était bien organisé. On y apprit bientôt les projets du général français.

En conséquence, on prit des dispositions pour dérober à l'adversaire les effectifs qu'on allait lui opposer, et le 16 septembre — un mois, jour pour jour, avant la bataille de Wachau, première journée de la bataille de Leipzig — Alexandre de Rennenkampf précédait avec le général de Wallmoden les troupes qui, près du village de Gørde, obligèrent à une retraite précipitée, après « la résistance la plus étonnante », les forces du général Pécheux, qui perdit, dans ce combat, ses équipages personnels et jusqu'à deux de ses aides de camp !

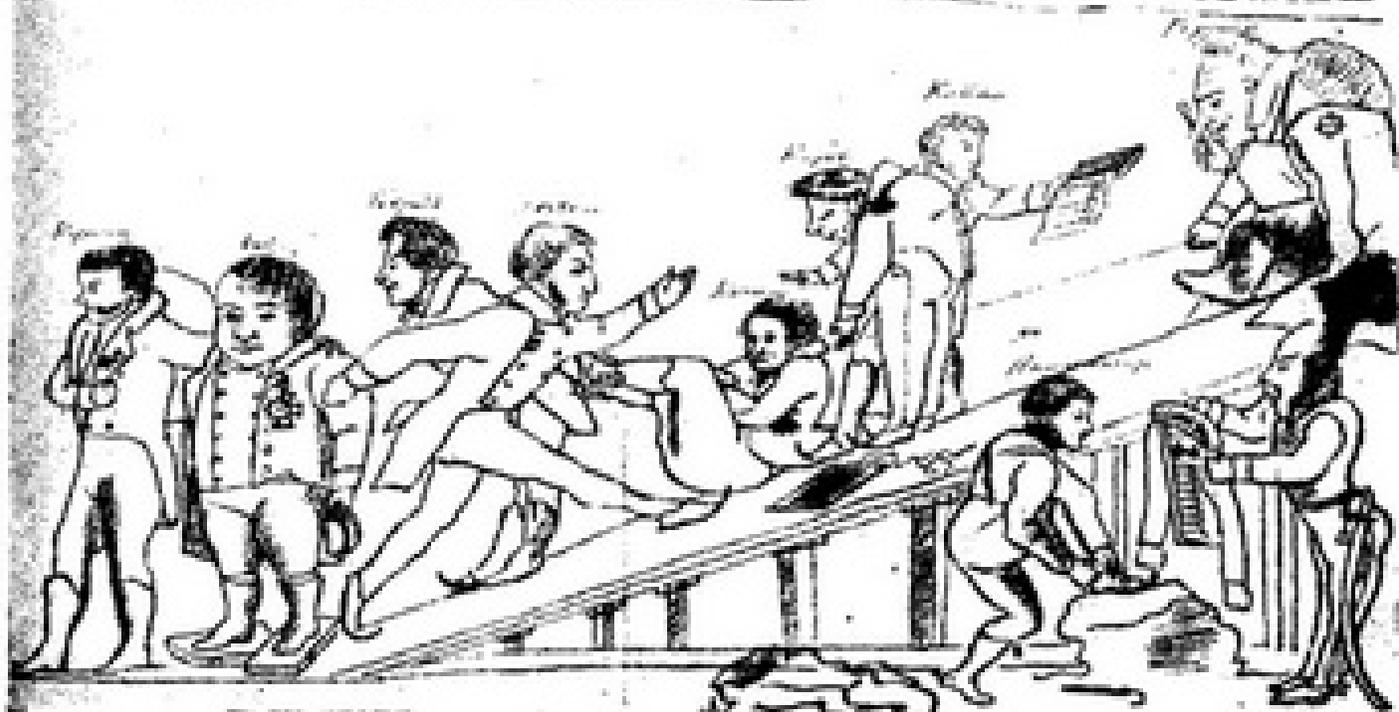
Dès lors, Alexandre de Rennenkampf, constamment avec Wallmoden et les forces russes relevant de Barclay de Tolly, se trouva à tous les combats pour la reconquête du Hanovre, de l'Oldenbourg et de la Westphalie, comme, immédiatement après le succès remporté sur les forces du général Pécheux, il avait pris part aux opérations qui forcèrent le Danemark à abandonner la cause de Napoléon, et à celles qui obligèrent Davout à demeurer enfermé dans Hambourg, après avoir empêché ce maréchal de se joindre, au mois d'août, à l'armée de Napoléon...

\* \* \*

Après 1813, c'est 1814, la campagne de France.

« Napoléon — écrit l'ami de Caroline dans son ouvrage sur Pie VII — le héros du XIX<sup>e</sup> siècle, qui déjà tenait l'Europe comme on tient une balle dans le creux de sa main, et qui s'imaginait la dominer avec un sceptre usurpé, bien qu'il fût de fer, est maintenant battu. Et le sort de ses armées n'a d'égal que celui des troupes de Pharaon englouties dans la mer Rouge... »

À paraître dans le prochain numéro de la Revue des  
États-Unis



Caricature (par un élève) des professeurs de Tzarskoïé-Sélo.

(A Alexandre de Rennenkampf, qui se prépare pour la guerre,  
son ordonnance présente un uniforme.)

Alexandre de Rennenkampf, toujours avec Wallmoden, se trouve à l'armée du Nord, l'armée russe, et à tous les combats qu'elle livre, d'abord isolément, à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry, puis de concert avec l'armée de Blucher, à Craonne, à Laon, et enfin, avec l'armée autrichienne, à Arcis-sur-Aube.

Fin mars, Alexandre de Rennenkampf entre dans Paris avec les troupes des puissances coalisées. Il ne retrouve d'ailleurs pas la capitale qu'il a quittée quatre ans auparavant pour y parader en vainqueur, mais il est heureux d'y voir son frère, Pawel Iakowlévitch, qui sert dans la Garde Impériale russe, ses cousins, surtout le comte de Schlabrendorff, Alexandre de Humboldt et, enfin, le frère de ce dernier, Guillaume, dont le grand rôle politique et diplomatique commence.

Guillaume de Humboldt informe sa femme Caroline des visites que lui fait Alexandre de Rennenkampf. Témoin cette lettre du 26 avril 1814 : « Alexandre de Rennenkampf est venu de nouveau chez moi, chère Li (50), et j'ai bien causé avec lui. Il est vigilant et en bonne santé. Sa santé n'a guère souffert de la campagne. Avec un attachement cordial, il m'a questionné sur toi et il désire infiniment te voir. Il est même prêt à faire un voyage dans ce but. Si seulement nous pouvions savoir dans quelle partie du monde tu te dirigeras maintenant ?... Je joins une lettre de Rennenkampf qui t'est infiniment attaché, et avec une fidélité telle qu'elle me le rend doublement cher. Je ressens une véritable sympathie envers qui comprend ce que tu es en réalité, chère Li ! Et un de ces êtres rares, comme je le crois, c'est Alexandre de Rennenkampf (51)... »

\* \* \*

Napoléon a pris le chemin de l'île d'Elbe. Alexandre de Rennenkampf reprend celui de la Russie. Quel chemin

parcouru déjà !... Pourtant, d'autres voyages l'attendent. Au reste, pour le moment, il n'en a pas fini de porter l'uniforme. La légion est licenciée, mais un concours de circonstances le place, avec le grade de lieutenant-colonel, dans l'armée impériale russe auprès du gouverneur général d'Esthonie, le général Paul-Frédéric-Auguste d'Oldenbourg.

A cette époque, ni l'un ni l'autre ne savent quelle destinée commune les attend. Le duc d'Oldenbourg sert la Russie comme le veut une vieille tradition. Son grand-père, Georges-Louis d'Oldenbourg (1719-1763), fut maréchal de Russie. Son frère Georges (52) a été, comme lui, général russe et est mort en 1812, gouverneur général de Tver, à vingt-huit ans. (Il avait épousé la grande-duchesse Catherine Pawlowna, fille de l'empereur Paul I<sup>er</sup> de Russie.) Son neveu (53) sera également général russe, et les quatre fils de ce neveu fourniront trois autres généraux et un lieutenant à la Russie (54).

Le nouvel aide de camp du gouverneur général d'Esthonie se retrouve dans sa patrie, dans ses terres, puisque Reval est le siège du gouverneur général. Il va y demeurer deux ans.

Cependant, dès le début de son service, Alexandre de Rennenkampf se signale par un coup de maître : il réprime, sans verser une seule goutte de sang, la grande émeute paysanne qui s'étend à toute l'Esthonie (55). Il n'est d'ailleurs pas dans son caractère de commettre des actes de cruauté. Autant que son frère Gustave, il connaît le vaste et délicat problème de la condition des serfs. Comme lui, il réclame leur affranchissement, bien qu'il soit un seigneur opulent et un des châtelains les plus considérables.

Théodore de Bernhardi, diplomate et historien, raconte dans ses *Souvenirs* qu'il connut Alexandre de Rennenkampf durant cette période. La famille de Théodore de Bernhardi (56) était apparentée à celle des Knorring, en

Esthonie, et possédait la châteltenie d'Arrokull, à mi-chemin entre Hapsal et Reval (57).

« Mes parents, relate Théodore de Bernhardi, entrèrent en relations plus intimes avec un jeune officier dont ils firent la connaissance d'une façon singulière.

« De nombreux soldats du régiment d'infanterie de Pernow, revenus récemment du front et en garnison dans les environs, s'étaient rendus coupables de grands excès contre les paysans. Les plaintes des paysans, qui demandaient des indemnités, ne pouvaient être étouffées. En effet, les châtelains du pays, comme les paysans, devaient prendre soin que de pareilles choses n'arrivassent plus.

« L'enquête, dans la région, était confiée à un soldat, à l'aide de camp du gouverneur général, qui devait en référer immédiatement à son chef. L'aide de camp, qui avait sollicité cette mission, ne pouvait guère passer pour un véritable officier. Il se différenciait, en tout cas, d'un officier de carrière.

« C'était Alexandre de Rennenkampf... Il avait pris part aux dernières campagnes, plus en amateur de guerre qu'en officier, parce que la chose dont il était question lui paraissait en valoir la peine et parce que cette guerre, disait-il lui-même, était plus qu'une guerre ordinaire à ses yeux.

« Ses rapports de service avec la légion avaient abouti à des rapports personnels avec le gouverneur général d'alors, le prince héritier d'Oldenbourg, et se continuèrent durant toute leur vie, à partir de ce moment et jusqu'à la fin.

« Il s'était efforcé d'obtenir cette mission, comme cela semblait très évident, seulement pour pouvoir entrer en relations avec mes parents, qu'il avait rencontrés passagèrement au cours de ses voyages, je ne sais où. Il disait qu'il ne devait pas profiter de l'hospitalité des intéressés, afin de demeurer tout à fait impartial. Aussi parut-il naturel qu'il installât son tribunal chez nous... »

Quand, de nombreuses années après ces événements, Alexandre de Rennenkampf rencontrera Théodore de Bernhardt, il lui répétera toujours : « Lorsque je vous ai vu pour la première fois, je vous ai surpris en train de construire un navire... »

Théodore de Bernhardt explique qu'il était alors très jeune, environ douze ou treize ans. Il venait de lire le *Voyage autour du monde*, de Georges Forster, et avait découvert un vieux dictionnaire maritime. Accaparé par ses rêves de voyage, l'enfant s'efforça ensuite de construire un navire en carton, d'après les indications du dictionnaire. « Il ne me suffisait pas de réussir à construire un semblant de navire ; je découpais le carton en bandes représentant les solives, les planches, et avec elles fut ensuite construit le navire d'après un modèle que des experts eussent à peine applaudi. Enfin, je voulais le remplir d'officiers et de matelots que je dessinais, coloriais et découpais moi-même, et je projetais de lui faire effectuer, dans ma chambre, un magnifique voyage autour du monde. »

Et Théodore de Bernhardt ajoute : « Lorsque Rennenkampf entra, ce fut moi qu'il vit tout d'abord. Il me trouva occupé à coller assidûment un entrepont de navire. Mes occupations durent l'étonner, parce que, jusqu'à son extrême vieillesse, il me les rappelait en me voyant : « Lorsque je vous ai vu pour la première fois, je vous ai surpris en train de construire un navire... » Que de fois il me rappela cette circonstance (58) !... »

Nous n'avons cependant pas que cette anecdote pour caractériser Alexandre de Rennenkampf à cette époque de son existence. Théodore de Bernhardt nous livre encore son témoignage sur les conversations qui animaient les soirées du château d'Arrokull :

« Avec l'entrée de cet hôte, une sorte d'esprit printanier avait marqué notre demeure. Tous ceux qui l'habitaient se sentaient comme transportés subitement dans un autre

élément. Rennenkampf sortait chaque jour, interrogeait des paysans et des soldats, et revenait révolté par les brutalités qui avaient eu lieu, autant qu'édifié sur les sentiments de justice et de contenance des paysans. Mais on ne parlait de ces choses qu'en passant.

« La conversation était toujours amenée sur des questions spirituelles. Rennenkampf avait vu beaucoup et ses connaissances étaient multiples. On parlait de l'Italie, d'art, de poésie, d'hommes et de femmes illustres ou plus ou moins connus.

« Naturellement, à part cela, on parlait d'autres choses, mais sans s'en détourner. Car, en profitant de la jouissance de telles conversations, dont on avait été longtemps privé, on ne pensait pas moins rarement aux choses et aux hommes qui nous entouraient, comme à un contraste... On évoquait quelques voisins avec un certain plaisir. On en parlait comme de personnages bizarres.

« Rennenkampf ne se lassait pas de raconter, avec un humour qui lui était propre, diverses histoires qui illustraient l'étroitesse d'esprit débonnaire des gens de province — étroitesse qui ne se doute pas d'un monde plus étendu, au delà de son propre petit horizon, mais seulement de quelque chose de vague, de nébuleux, auquel on ne s'intéresse pas. Il citait des propos et des jugements singuliers dont les êtres s'étaient rendus coupables dans le domaine de l'art et de la science... »

Théodore de Bernhardi assure enfin que les relations de ses parents avec Alexandre de Rennenkampf « restèrent désormais très intimes ». Notons la forte impression produite par l'ami des Humboldt, et d'autant plus intéressante qu'il ne demeura à Arrokkull qu'une « semaine ou dix jours ». Mais le charme ne fut pas rompu. Bernhardi nous dit, en effet, que ses relations avec Alexandre de Rennenkampf incitèrent sa mère à passer la plus grande partie de l'hiver suivant à Reval, pour y participer aux plaisirs du monde élégant (59).

Cette période de la vie d'Alexandre de Rennenkampf comporte une autre forme de son activité. Il s'agit de sa production littéraire. Trois de ses ouvrages ont déjà paru jusqu'en 1813, comme on l'a vu. Il en écrit deux autres entre 1814 et 1816.

Le premier, en français, est intitulé *Quelques mots inutiles aux braves mères...* Quant au second, dédié au général de Wallmoden, son ancien chef des dernières guerres napoléoniennes, c'est une traduction, accompagnée de nombreuses notes et de commentaires, du livre consacré par Machiavel à *Castruccio Castracani de Lucques*, le grand héros gibelin (60).

L'auteur, qui signe ce dernier ouvrage « major impérial russe de Rennenkampf », selon le grade — major équivalant à lieutenant-colonel — qu'il a atteint dans l'armée impériale russe, rappelle en exergue, et fort à propos, ces paroles de Machiavel : « Dieu aime les hommes forts, parce que l'on constate qu'il châtie toujours les faibles plutôt que les forts. » Et c'est des expressions de Machiavel qu'il se sert pour adresser son livre à Wallmoden : « Il m'a plu de vous dédier la vie de Castruccio Castracani de Lucques, parce que plus que tous les autres hommes que je connais, vous vous délectez à la lecture des grandes actions... »

Littéralement : *Mi è parso indrizzare la vita di Castruccio Castracani da Lucca a Voi, come a quello che piu che altri uomini, da io conosca, delle azioni virtuose vi dilettrate.*

Dans sa préface, il juge Machiavel et son jugement offre beaucoup d'intérêt. Il prétend également le donner en exemple à tous les historiens, précisément à une époque où se préparent les mémoires et les récits sur la grande épopée napoléonienne.

Il éprouve pour l'historien florentin « les sentiments

les plus profonds d'hommage, d'amour et de respect ». — L'art de cet historien, assure-t-il, ne laisse rien à désirer. « Il voit avec des yeux d'enfant les grandes choses de ce monde, et les hommes extraordinaires avec une impartialité et un naturel qui sont seulement la propriété des enfants. Il les présente avec son esprit supérieur, profond et humain, narre et conte les événements naïvement et simplement, comme on cause avec des amis confiants. C'est évidemment cette manière de présenter les faits que chaque historien devrait considérer comme un modèle. Et il devrait s'en inspirer. »

Alexandre de Rennenkampf dit encore que *Castruccio Castracani* mérite, par sa forme, de servir d'exemple à tous les historiens débutants. Il appelle l'auteur du *Prince* « l'incomparable Machiavel », et il défend sa mémoire. « Machiavel, dit-il, jouit encore d'une réputation injuste, qui repose sur de mauvaises et tyranniques thèses fondamentales, et principalement chez ceux qui n'ont pas lu complètement et attentivement ses œuvres. »

Pour Alexandre de Rennenkampf, l'œuvre de Machiavel n'a pas davantage de secrets que la langue italienne. Aussi s'est-il délecté en employant ses loisirs du mois de novembre 1815, à Reval, à traduire *Castruccio Castracani*.

## CHAPITRE IV

### GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG

« Au maître des puissances célestes, rien ne peut être plus agréable que de contempler les sollicitudes d'une mère, le bien-être des enfants et les soins d'un père pour l'élévation de son âme immortelle, afin d'être digne de la protection du Tout-Puissant. »

Alexandre de Rennenkampf.

**A**LEXANDRE de Rennenkampf ne vécut guère plus d'une année à Reval. L'amitié, une amitié qui durera quarante ans, l'a uni dès les premiers jours à Auguste d'Oldenbourg. Or, ce dernier est moins général russe et gouverneur général d'Esthonie que prince de la maison grand-ducale d'Oldenbourg.

En 1816, le trône est occupé par Guillaume d'Oldenbourg, qui mourra le 2 juillet 1823. Son successeur se trouve déjà désigné dans la personne de son cousin le duc Pierre-Frédéric-Louis d'Oldenbourg, né le 17 janvier 1755, évêque de Lubeck et régent d'Oldenbourg depuis le 6 juillet 1785 et prince de Lubeck depuis le 25 février 1803. A

lui, et à sa descendance, est dévolue la couronne grand-ducale, à laquelle il joindra la principauté de Birkenfeld le 16 avril 1817, la seigneurie de Jever le 18 avril 1818, avant de succéder au grand-duc Guillaume le 2 juillet 1823 et de quitter ce monde le 21 mai 1829, laissant le trône à son fils, celui que lui donna Frédérique-Elisabeth-Amélie de Wurtemberg (61), c'est-à-dire Paul-Frédéric-Auguste, l'ami d'Alexandre de Rennenkampf.

\* \* \*

Le grand-duché d'Oldenbourg comprenait le duché d'Oldenbourg proprement dit, divisé en cercles d'Oldenbourg, de Neuenbourg, d'Ovelgoenne, de Delmenhorst, de Vechta et de Cloppenburg, puis la seigneurie de Jever, celle de Knihpausen et les principautés de Lubeck et de Birkenfeld.

La superficie de ces territoires ne dépassait pas 6.470 kilomètres carrés et la population n'atteignait que 280.000 âmes environ, dont un peu plus de 60.000 catholiques. Le Weser et ses affluents : la Delme, la Hunte, l'Ochtum, la Lahde, ainsi que l'Ems et la Leda arrosent le pays où le climat est froid et humide.

Vers la fin de la vie d'Alexandre de Rennenkampf, on y comptera trois collèges, trois écoles supérieures, une école normale, une institution de sourds-muets et plus de trois cents écoles primaires.

État pauvre, puisque la dette publique s'élèvera en 1850 à dix millions de francs, la liste civile absorbant alors six cent quatre-vingt-dix mille francs, l'armée un million et demi ; les recettes du grand-duché ne dépasseront pas, à la même époque, trois millions sept cent mille francs contre quatre millions de dépenses.

A partir de 1852, le grand-duché d'Oldenbourg fera partie du Zollverein allemand (62). Ses relations diplomatiques s'étendaient aux divers pays de l'Europe, qui y étaient

représentés, mais le grand-duc ne se faisait représenter qu'à Francfort, à Vienne et à Berlin. Les armes d'Oldenbourg étaient *de gueules aux armes des diverses provinces*. Son pavillon, d'azur à une croix rouge. Un seul ordre de chevalerie : l'Ordre du Mérite.

Autrefois habité par les Frisons, l'Oldenbourg passa sous le gouvernement de comtes (63), créés princes de l'Empire en 1180. En 1448, Christian, comte d'Oldenbourg, fut appelé au trône du Danemark. Le comte Antoine-Gunther, en 1667, réunit à ses possessions plusieurs pays voisins. A sa mort, l'Oldenbourg échut à la couronne de Danemark, qui le fit administrer par des lieutenants jusqu'en 1773. L'empereur Paul I<sup>er</sup> de Russie en hérita. Il le céda à son cousin le prince-évêque de Lubeck. En 1803, l'Oldenbourg s'agrandit de la principauté de Lubeck et de quelques districts de Westphalie. Il entra dans la confédération du Rhin, de création napoléonienne, en 1808, fut réuni à l'Empire français en 1811, mais en 1813, après les défaites de Napoléon en Allemagne, l'Oldenbourg s'agrandit encore de la principauté de Birkenfeld et s'érigea en grand-duché, dont le gouvernement absolu dura jusqu'à la révolution de 1848. Il devint constitutionnel en 1849, la Constitution fut révisée en 1852, mais une année plus tard mourut le grand-duc Paul-Frédéric-Auguste d'Oldenbourg, et Alexandre ne survécut qu'une année à son ami et souverain.

\* \* \*

La petite armée du grand-duché d'Oldenbourg comprenait quatre bataillons d'infanterie (2.880 hommes), trois escadrons de cavalerie (410 hommes) ; l'artillerie groupait trois cent soixante-neuf artilleurs, et une division d'arsenal, quatorze hommes.

Vers la fin du règne de Paul-Frédéric-Auguste, le ministère d'État ou gouvernement se composera du conseiller d'État et chambellan Pierre-Frédéric-Louis de Rœs-

sing, chef du département de la Justice, des Écoles et des Affaires Ecclésiastiques, chargé en même temps du département de la Maison du Grand-Duc et de celui des Affaires Etrangères ; du lieutenant-colonel Rœmer, chef du département des Affaires Militaires ; du conseiller d'État Krell, chef du département des Finances, et du conseiller d'État baron de Berg, chef du département de l'Intérieur.

A la tête de la Cour d'appel, le président Rœmer et le vice-président Haye ; au Tribunal suprême, le directeur Schloifer et le vice-directeur Jansen ; au Tribunal suprême militaire, le directeur Hayessen ; à la Chambre des finances, le directeur Jansen ; au Conseil supérieur ecclésiastique, le Dr Runde. D'autre part, le président du gouvernement d'Oldenbourg sera J. Fr. Mutzenbecker ; président du gouvernement d'Eutin, à Lubeck, Zedelius, et le « présent » du gouvernement de Birkenfeld, le conseiller de gouvernement de Finckh.

Quant à la ville d'Oldenbourg, capitale du grand-duché, résidence du grand-duc et siège du gouvernement, elle se situe sur la rive gauche de la Hunte. Du temps d'Alexandre de Rennenkampf, le château grand-ducal s'enrichira d'une galerie de tableaux et d'une bibliothèque de trente mille volumes environ.

Outre le château, on y remarquait un palais des princes, un théâtre de la Cour, un musée. A l'église Saint-Lambert reposaient les prédécesseurs du souverain.

En ville, on trouvait des casernes, des écoles, une bibliothèque publique... Mais tout cela ne faisait d'Oldenbourg, placée à trente-huit kilomètres de Brême, qu'une ville minuscule de neuf mille habitants.

\* \* \*

Alexandre de Rennenkampf, partageant la vie de son ami Auguste d'Oldenbourg, se trouvait dans l'obligation de

vivre avec la Cour. Etranger au pays et par volonté d'effacement, il refusa toute charge publique, tout emploi dans le gouvernement. Cependant, l'affection du grand-duc, l'estime dans laquelle, dès 1816, le père de Paul-Frédéric-Auguste le tint, la volonté souveraine de son ami ensuite, quand il monta sur le trône en 1829, le contraignirent à accepter une charge à la cour grand-ducale. Ce fut d'abord une charge modeste, qui se transforma progressivement, mais lentement, car Alexandre de Rennenkampf y mettait des freins, en une haute charge, faisant de lui un grand dignitaire. En premier lieu gentilhomme de la Suite, il deviendra peu à peu chambellan (après l'avènement au trône de son ami), vice-grand maître de la Cour (1838), vice-grand chambellan (1840), puis grand chambellan, après 1842, ce qui fera de lui le plus important personnage de la Cour.

Durant ces longues années, il partagera ces charges avec le grand échanson, conseiller privé de Beaulieu-Marconnay ; le vice-grand maître de la Cour de Freytag ; le maréchal de la Cour, comte de Munich ; le grand écuyer de Witzleben ; le grand veneur, Frédéric comte de Rantzau-Breitenbourg, d'autre part chef de la maison ducale à Eutin ; l'intendant du théâtre de la Cour, chambellan comte de Bocholtz, qui deviendra maréchal de la Cour et grand maître de la chapelle en 1852, et la grand-maitresse de S. A. R. la grande-duchesse, madame de Schele.

Nous verrons que ses devoirs envers la Cour ne composaient qu'une partie de l'emploi du temps d'Alexandre de Rennenkampf, et combien son activité fut multiple.

\* \* \*

Son intimité avec Auguste d'Oldenbourg créait autour de lui l'atmosphère sereine, confiante, bienfaisante qui constituait le climat dans lequel il exigeait de vivre. Nous

y reviendrons. Alexandre de Rennenkampf vivait pour les arts, la littérature, les sciences, l'histoire. Il écrivait, il enrichissait les collections d'Oldenbourg. Le souverain ne lui refusait aucun crédit, d'ailleurs. Aussi Alexandre lui consacra-t-il un buste dans son musée d'histoire naturelle, pour reconnaître, au nom de l'Oldenbourg, les bienfaits dont sa générosité et son esprit éclairé avaient permis l'éclosion.

Alexandre de Rennenkampf répandait son influence, une influence vivifiante, dans la société d'Oldenbourg. Chez tous ces êtres cultivés qui entouraient le souverain, mais dont l'esprit ne consentait plus les efforts les plus naturels, il sut — grâce à son adoration de la Nature et de l'Art — éveiller ou réveiller l'intérêt pour le beau, pour les sciences, pour tout ce qui élève l'esprit et grandit l'homme. Même chez les juristes et chez les fonctionnaires, indifférents en général aux merveilles qui dominaient sa vie depuis l'enfance, il parvint à provoquer un renversement de l'état d'esprit courant. Peu à peu, ces mêmes hommes, séduits par la maîtrise d'Alexandre de Rennenkampf, recherchaient sa compagnie, sa conversation, son enseignement.

Volontiers, il leur faisait prendre contact avec ses collections, saisissait dans chacune un sujet présentant un intérêt général, dissertait, parlait d'abondance durant, parfois, des heures... Après quoi, il excitait leur esprit en leur montrant deux ou trois pièces remarquables, et les entraînait dans une nouvelle causerie qu'il n'interrompait, comme il l'écrivait à l'entomologiste Dohrn, que pour boire quelques tasses de thé et fumer des pipes en leur compagnie... (64).

\* \* \*

En venant à Oldenbourg, Alexandre de Rennenkampf aurait pu ambitionner d'imiter ce que Goethe avait fait à Weimar. Son caractère, à l'opposé de celui de Goethe,

l'éloignait de la gloire, du bruit, des honneurs, de la publicité... Il publiait ses travaux à tirage limité, les écrivait principalement pour le plaisir de ses amis et de son entourage, et parfois ne les signait pas.

Ses ambitions ne trouvaient aucun point de commun avec celles de Goethe. Faire d'Oldenbourg ce qu'un autre avait fait de Weimar, certes ! Il l'entendait bien ainsi. Mais être dans ce même cadre le personnage dominant, cela lui répugnait. Il avait construit sa vie à sa guise, et il servait de même ses idéaux. Il déclarait, avec des expressions de tendre et joyeuse gratitude envers le Ciel, que sa vie était pleine de douceurs « onctueuses » qu'un mortel peut difficilement rêver. Et on doit justement affirmer qu'il régnait, par son caractère, à côté de son ami, sur la Cour comme sur le pays, sur la famille grand-ducale autant que sur sa propre famille.

On a dit également que le grand-duc lui fut redevable de la majeure partie de ses mérites. N'était-il pas son seul véritable ami ? son seul confident ?

A sa mort, Alexandre de Rennenkampf lui consacra une plaquette pour remémorer son règne rendu heureux par ses belles qualités, rappelant comment il sut, en dépit des obstacles, élever son grand-duché à un niveau considérable et comment il vainquit la pénible situation de l'État endetté par son activité énergique et opérante. Connaissant le pays et sa situation mieux que les plus vieux et les plus parfaits fonctionnaires, il releva le territoire, et par la noblesse de sa vie intime et familiale donna au pays le plus salubre des exemples.

« Si, écrit Alexandre de Rennenkampf, on ne peut rencontrer que rarement des hommes idéaux, c'est encore plus rarement que l'on peut rencontrer des hommes moraux, purs, ne changeant d'opinion en aucune circonstance... Le grand-duc d'Oldenbourg était un de ces hommes rarissimes (65)... »

Alexandre de Rennenkampf vécut et partagea les joies

et les chagrins d'Auguste d'Oldenbourg pendant environ quarante années. Que de choses touchantes et saisissantes, disait Caroline de Humboldt, il avait apprises des destinées humaines dans le grand-duché ! « Il s'y trouvait placé, pour ainsi dire, afin de pouvoir, par sa personnalité, faire le bien dans la maison du grand-duc et dans le pays (66). » Car, il avait toujours en vue les deux vers de l'Arioste :

*Quando il Signor è buono, i sudetti anco —  
Fa buoni : ch'ognun imita chi regge...*

Reconnaissons aussi que cette manière d'évoluer correspondait parfaitement à la nature d'Alexandre de Rennekampf, nature indépendante au possible et rebelle à l'esprit de carrière... « Faire sa carrière » était une expression pour lui haïssable.

Au reste, en matière de gouvernement, il professait des idées d'une trop haute portée spirituelle pour recevoir une application dans la vie courante. Son esprit profond, trop peut-être, fouillait les fondements mêmes de l'État. A l'« État » en général, il ne ménageait pas ses critiques. A son point de vue, appareil artificiel et non naturel, comment les hommes pouvaient-ils se reposer aveuglément sur lui ? Ne devaient-ils pas, au contraire, veiller toujours et chercher le progrès en aidant l'État ? Les hommes ne demandent-ils pas trop à l'État et ne peut-il leur arriver de perdre incomparablement plus que ce que l'État ne peut leur donner ? Cela suffit pour nous convaincre qu'il s'écartait, par toutes ses fibres, de l'esprit « fonctionnaire ».

Au surplus, il n'appartient à aucun parti, son esprit ne s'inféode qu'au bien et au mieux, à l'utile et au progrès. Il redoute les excès, d'où qu'ils viennent, les mesures rigoureuses... Libéral, en son âme et conscience, il n'aspire qu'à la réalisation des idéaux les plus justes et les plus nobles, mais méthodiquement, sans brusquerie et en

parfait accord avec les possibilités existantes. Manière de voir — il faut le reconnaître — tout à fait propre à un véritable homme d'État.

Mais s'il se tient à l'écart de ce qu'on nomme couramment la « politique », parce que cela échauffe sa bile, il occupe un poste d'observateur, qui lui conserve son indépendance et ses points de vue libéraux et humains. Au moment propice, il intervient discrètement auprès d'Auguste d'Oldenbourg, et, par lui, il agit spirituellement sur les milieux officiels.

Ce qui comptait, à ses regards, dans l'activité sociale, c'était le poids d'une personnalité. Elle seule — et non pas l'immixtion, dans les affaires de l'État, des fonctionnaires, voire du plus puissant des premiers ministres — disait-il, peut avoir des résultats féconds dans ce domaine. Cette personnalité seule est capable de se dévouer véritablement et de donner vie à une action basée, non sur des règlements, mais sur les besoins réels de la société, de l'humanité. Mais préconiser un tel dévouement dans l'intérêt général des peuples suppose évidemment une foi profonde dans l'aptitude de l'homme à se développer, à s'éduquer, et une foi non moins profonde dans la valeur et dans la dignité de l'être humain. Or, cette foi était solidement enracinée dans l'esprit d'Alexandre de Rennenkampf.

\* \* \*

Dans une lettre à son gendre, Victor Weiss, seigneur de Starkenfels, diplomate autrichien, Alexandre de Rennenkampf confiera, le 9 avril 1848, quelques-unes de ses pensées sur la révolution qui vient d'éclater...

« Déjà, en 1830, dit-il, dans un épanchement cordial, durant un long voyage de nuit, je demandai à mon souverain de ne pas faire de nouvelles promesses pour un avenir incertain, mais d'exécuter sans attendre ce qui avait



Wallmoden



Fichte



Bernhardi



Pavel de Rennenkampf

été précédemment promis. Il était aussi prêt à le faire. Mais le faux bon sens, la technique des affaires de l'État et son système de mensonge, de fausseté et de tutelle méprisante du peuple le ramenèrent sur la voie habituelle. Et de nouveau des promesses furent faites, des espoirs éveillés, mais rien ne fut réalisé.

« Et voici que ce qui ne pouvait plus être maintenu a éclaté. La vérité sort victorieuse, à la fin des comptes ! Il n'y a pas à s'en étonner beaucoup ! Il ne faut que s'étonner que des gens disposant de tant de pouvoirs, comme ceux de Berlin, en dépit des voix qui se faisaient hautement entendre, aient continué à éditer de telles lois au Landtag...

« Si même la nature a établi si peu de ressemblance entre les hommes, comme entre les feuilles d'un même arbre, et si, de ce fait, on ne peut pas penser à une égalité politique, il importe tout de même que, ne serait-ce que devant la loi et le droit, chacun soit l'égal de chacun. L'esprit et le christianisme, surtout le christianisme de Jésus, ne peuvent aucunement tolérer ou approuver que les uns aient tous les droits et les autres seulement des obligations... Il faut une répartition plus raisonnable, plus chrétienne... »

Bien entendu, il convient d'éviter de tomber dans les exagérations. « Mais les hommes bons, dans toutes les situations, firent le bien et jouirent du bien. L'amour que le prince nourrit pour son peuple est une des meilleures impulsions du cœur humain et n'a pour égale que la piété du citoyen envers son prince, pareille à celle du fils pour son père.

« Ceux qui, maintenant, abusent de la liberté de la presse, offensent, insultent et trompent ne sont que la populace et la lie de la société. Ils provoquent le dégoût et ne peuvent pas durer. Que le Seigneur nous préserve des horreurs de la révolution !... Mais si elles venaient, il faudrait les supporter et remercier le système de la technique de l'étatisme existant, système ni sensé, ni chrétien.

« Vous m'avez dit, cher Weiss (67), que vous connaissez mes points de vue sur la république française et que vous n'êtes pas d'accord avec eux. Sur cela, il faut dire davantage que ce que peut contenir un simple bout de papier semblable à celui-ci.

« Je n'approuve ni la maîtrise du peuple, ni la souveraineté du peuple, ni la république pour trente millions d'hommes, pas plus que le bon sens d'artistes de l'étatisme tels que Louis-Philippe et Metternich, qui ne sont autre chose que ruse et guet-apens. Je n'approuve que le gouvernement de haute légitimité, de probité et de vérité. Sur ce point, nous sommes évidemment d'accord. Comment, dans les détails, mesurer les pas qui conduisent à ce but ? Comment trouver la juste mesure ? Je ne le sais pas, je ne l'ai pas étudié.

« Je sais néanmoins exactement qu'ici il n'y a plus rien à faire ni par la police, ni par des subterfuges, ni par la duplicité. Ces temps sont révolus. Aucune force au monde ne peut faire revenir le passé. Bien qu'en même temps je désire passionnément que tous nos princes demeurent, qu'ils soient plus sensés, plus véridiques ; plus exactement, qu'ils traitent mieux leurs peuples, au moyen de bonnes lois, et qu'ils gouvernent sans tenir compte des personnalités.

« Sans exiger immédiatement tout cela, ce n'est pourtant pas aussi impossible qu'il pourrait sembler. Nous vivons, mon cher ami, à une époque qui aurait pu être prévue, mais qui n'a pas été comprise ; à une époque où ceux qui, il n'y a pas longtemps, étaient persécutés et outragés gouvernent et font les lois (68)... »



Toutefois, cette époque (1848) constitue ce qu'Alexandre de Rennenkampf nommera, à plusieurs reprises, le « soir » ou le « crépuscule » de sa vie. Entre le moment de son arri-

vée à Oldenbourg et les événements de 1848 prend place l'été, le midi de cette existence attirante, animée toute par l'amitié et le dévouement quasi fraternel qui l'unissent à Auguste d'Oldenbourg.

Paul-Frédéric-Auguste mène une vie de prince héritier de 1816 à 1829. Le 21 mai 1829, il succède à son père. Il a alors quarante-six ans, le même âge qu'Alexandre de Rennenkampf.

Prenant sa part de ses joies et de ses peines, Alexandre de Rennenkampf a été témoin de son premier mariage, le 24 juillet 1817, avec la princesse Adélaïde d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg (69). La jeune princesse héritière avait dix-sept ans. Elle donna à son mari deux petites princesses — dont l'une deviendra reine — et mourut à l'âge de vingt ans. Second deuil, second chagrin...

Cinq ans plus tard, le 24 juin 1825, le prince héritier épouse la princesse Ida, sœur de la défunte. Elle a vingt et un ans (70). Elle aussi a juste le temps de donner à son mari un enfant, qui régnera sur le grand-duché d'Oldenbourg, et Dieu la rappelle à lui. Elle n'a que vingt-quatre ans !

Troisième deuil ! Alexandre de Rennenkampf l'a regrettée et il dira d'elle, vingt-cinq ans plus tard : « Avec Ida d'Anhalt, la bonté cordiale entra dans la maison du grand-duc. La bonté sous son aspect le plus pur et son expression la plus vraie, telle qu'on la voit représentée par Raphaël dans ses madones. Elle nous fit don d'un petit duc et rejoignit de nouveau le ciel (71)... »

Veuf pour la seconde fois en 1828, le grand-duc Auguste d'Oldenbourg épouse, deux ans après son avènement au trône, le 5 mai 1831, la princesse Cécile, fille du roi Gustave IV de Suède (72). La souveraine d'Oldenbourg a vingt-quatre ans au moment de son mariage, mais son règne est court. Elle meurt à trente-six ans, le 27 janvier 1844.

Autre deuil, qui n'est ni le quatrième, ni le cinquième,

mais le sixième ! Entre temps sont morts les petits princes Alexandre-Frédéric-Gustave (1834-1835) et Nicolas-Frédéric-Auguste (1836-1837), nés de l'union du grand-duc Auguste avec la princesse Cécile (73)...

Autant de deuils, autant de peines, qui s'ajoutent à celles qui le frappent personnellement, car rien n'est refusé à Alexandre de Rennenkampf dans le domaine de la tristesse et des larmes.

La tristesse pourtant s'estompe. Pour rendre son sourire au grand-duc Auguste d'Oldenbourg, il reste quatre enfants ravissants. Marie-Frédérique-Amélie (74), Elisabeth-Marie-Frédérique (75), Nicolas-Frédéric-Pierre (76) et Antoine-Gonthier-Frédéric-Elimar (77). Ces quatre petits personnages, Amélie, Frédérique, Pierre et Elimar, ne reçoivent pas moins de soins d'Alexandre de Rennenkampf que de leur père, et il serait difficile de nier qu'ils ne sont pas aussi un peu ses enfants spirituels...

Chacun, dans la maison du grand-duc, éprouvait de toute son âme et de tout son cœur la parole prononcée par le diplomate Louis de Lebzeltern pour juger Alexandre de Rennenkampf : *C'est une vraie perle que cet homme...*

\* \* \*

En se fixant à Oldenbourg en 1816, Alexandre de Rennenkampf n'a jamais pensé qu'il y resterait enfermé en attendant le jour de sa mort. Le goût des voyages ne l'abandonnera à aucun moment, et les obligations découlant de sa charge à la Cour lui imposeront de nombreux, sinon importants, déplacements. Il sera souvent en Russie. En Allemagne, il prendra les eaux dans diverses stations réputées : Ems, Baden-Baden, Wiesbaden, etc. Des visites à Rastadt, à Tegel, à Berlin, à Weimar, à Vienne, compléteront ses tournées à Eutin, à Lubeck, à Wangerode, à Brême, etc. Il retrouvera la Livonie. Il est probable même qu'il ait été en Angleterre. En tout cas, il reverra la Suisse,

puis l'Italie, au moins jusqu'à Gênes, et visitera la Grèce...

De la plupart de ces voyages, il sera encore question, parce qu'ils se lient à des événements plus ou moins marquants de la vie d'Alexandre de Rennenkampf. Mais le voyage qu'il accomplit vers la Livonie au printemps de 1818 nous fournit un magnifique exemple de sa personnalité, de son influence et ajoute encore plusieurs traits pour compléter sa caractéristique.

En 1818, Alexandre de Rennenkampf a trente-cinq ans. Trente-sept années plus tard, le conseiller d'État de l'Empire de Russie, Dr Louis Cambecq, retracera ses souvenirs sur lui. Comme Théodore de Bernhardi, écrivant ses mémoires un demi-siècle après avoir connu Alexandre de Rennenkampf, le conseiller d'État Cambecq garde d'Alexandre de Rennenkampf, si longtemps après, un souvenir qui éclaire et réchauffe son âme. Et cela dit, une fois de plus, de quel poids il pesait par son esprit, non seulement sur son entourage, mais encore sur les êtres qu'il rencontrait momentanément.

Quand, à l'été de 1854, il apprendra la fin d'Alexandre de Rennenkampf, le conseiller d'État Cambecq, de Kazan, s'écriera : « Alors, toi aussi, tu es mort, homme noble, l'humanité t'a perdu ! Mais tu as vécu pour tous les temps, parce que tu as suffi aux meilleurs de tes contemporains ! Dors bien, après les peines de la vie ! Que la paix entoure ton tombeau ! »

Or, au moment où, par un journal de Livonie, la fin d'Alexandre de Rennenkampf viendra à sa connaissance, le conseiller d'État Cambecq pliera déjà sous la douleur.

« Le jour même où ce cher vieillard terminait sa vie admirable dans l'Oldenbourg lointain, ici, à Kazan, mon fils Victor mourait dans mes bras ; il était en train de finir ses études à l'Université de Kazan, et avec sa mort sombaient les espérances qui m'auraient fidèlement accompagné, consolatrices et fortifiantes, jusque dans ma vieillesse... »

Mais il fera taire sa douleur paternelle. Une « série d'images » encore présentes à son âme le solliciteront... « Une série d'images précieuses, d'un temps lointain, depuis longtemps passé, mais qui n'échappe jamais à la mémoire », se dérouleront tout à coup sous son « regard intérieur »...

Et il racontera.

« C'était à la fin du mois de mars 1818, au cours d'un voyage par mer à Riga, sur un petit navire marchand, capitaine Prahm.

« J'étais assis à une table d'hôte à Lubeck. En face de moi, un homme jeune, de belle prestance, environ trente-cinq ans, s'était assis. Tout son être respirait la noblesse. Ses yeux profonds et son front haut, entouré de cheveux bouclés, témoignaient de son esprit, comme son attitude et sa manière de s'exprimer affirmaient sa culture. Une noble ironie marquait sa bouche, mais elle était adoucie par une bonté de cœur qui se voyait clairement.

« En un mot, l'homme m'inspirait un très grand intérêt pour sa personne. Mais il me regardait fixement, d'une manière qui, d'abord, me gêna, et finalement m'irrita, en quelque sorte. Ma colère ne tarda pas à augmenter, et parvint à un degré qui aurait pu me faire perdre toute contenance.

« On parla, en premier lieu, de toutes sortes de choses, jusqu'à ce que la conversation vînt sur un duel qui avait eu lieu peu avant à Gœttingen et s'était terminé tragiquement, l'un des duellistes y ayant perdu la vie.

« Le mort était de Lubeck. L'intérêt soulevé était grand et touchait des gens auxquels la vie universitaire était tout à fait inconnue. C'étaient, pour la plupart, des négociants.

« M. de Rennenkampf — c'était lui qui se trouvait assis en face de moi — écoutait et se taisait. On parlait, avec une véhémence amère, d'un préjugé détestable appartenant au rude moyen âge, et pour le maintien duquel, au siècle actuel, MM. les étudiants devraient être punis vraiment

comme des enfants. Et enfin, quelques-uns des porte-parole principaux pestaient même d'une manière qui, dans la vie universitaire, est le signal habituel d'un massacre...

« Je ne perdis pas encore contenance. Mais lorsqu'on entra dans les détails de l'affaire et que l'un de ceux qui s'étaient mis à table se permit de raconter comment l'événement s'était passé, en l'altérant évidemment, je perdis mon calme et m'écriai, irrité : « Avant tout, ne touchez pas à la vérité, messieurs ! Je connais l'histoire par des témoins oculaires dignes de foi, et telle que la voient en ce moment, à Göttingen que je viens de quitter, tous les gens raisonnables. Le défunt est malheureusement tout à fait responsable de sa mort. L'emportement qui l'aveugla le poussa sur la pointe de l'épée de son adversaire, qui lui passa à travers le cœur, parce qu'il combattait, par hasard, de la main gauche. » Je décrivis alors le duel avec la ferveur des jeunes gens et un enthousiasme extravagant. Dans mon étourderie, je fus jusqu'à me vanter d'avoir été témoin de cette affaire.

« A ce moment, *Rennenkampf* rompit tout à coup le silence qu'il avait gardé pendant cette partie de la conversation et m'adressa directement la parole. Ni je ne puis ni je ne voudrais — si je le pouvais — répéter longuement ici ses paroles. Il me persifla très sensiblement, mais sa manière était si fine et si habile que je dus me taire, en lui en voulant fortement, parce que je ne me sentais pas à la hauteur d'une telle manière de parler.

« Après le repas, je l'accostai et lui demandai de m'expliquer franchement s'il avait entendu me blesser, et, dans ce cas, ce qui l'y avait porté. De nouveau, il me répondit, avec une extrême politesse, que, dans tous les cas, il m'aurait donné cette explication, qu'il comptait d'ailleurs me satisfaire complètement, mais qu'il désirait que je lui accordasse quelque délai, jusqu'à ce que je le connusse mieux. Notre voyage par mer m'en fournirait largement

l'occasion, car lui aussi comptait se rendre à Riga.

« Je le quittai un peu apaisé. Je ne sais pourquoi, toutes ses manières d'être et ses façons m'impressionnaient. J'attendais le voyage avec la plus grande impatience.

« Sur le navire, nous nous retrouvâmes enfin. Mais Rennenkampf m'évitait volontairement, de sorte que je ne pouvais entrer en conversation avec lui. Je n'avais point le courage de l'accoster carrément, car toutes ses nobles manières ne me permettaient pas de douter de ses promesses.

« Enfin, environ vingt-quatre heures après, il se dirigea vers moi et après quelques mots préliminaires concernant le vent, le temps, la traversée en général, le retour à la patrie, etc., il me dit tout à fait légèrement : « — Ah ! je vous dois encore expliquer ma conduite envers vous, à la table d'hôte. Je n'avais nullement l'intention de vous blesser, et si, pourtant, mes manières vous avaient froissé, je le regretterais. Mais je dois m'absoudre complètement de tout tort, parce que, au contraire, mes intentions étaient les plus pures... »

« Je lui avais plu, en quelque sorte, ajouta-t-il, dès qu'il m'avait vu. Mais mes manières effrontées et indiscrètes n'avaient pas été de son goût. Ayant éprouvé un certain intérêt à mon sujet, il s'était vu forcé de me donner une de ces leçons dont on se souvient à jamais.

« — Soyons amis, jeune homme, continua-t-il, et croyez-moi sur parole. Par la manière dont vous avez agi à Lubeck, vous ne réussirez pas dans la vie normale. Je sais, de bonne source, que vous avez exposé strictement cette histoire fatale. Et pourtant, il aurait été mieux qu'à ce moment vous vous fussiez tu. Par ma seule intervention, vous avez évité de pénibles conséquences, si on eût pensé à parler en haut lieu de votre témoignage, de votre aveu spontané. C'est ce que j'ai empêché heureusement. Vous verrez encore beaucoup, beaucoup dans la vie, et vous vous souviendrez alors de Rennenkampf. »

Ici, le conseiller d'État Cambecq ouvrait une parenthèse pour reconnaître : « Je suis allé plus loin : je n'ai jamais oublié cet homme noble, et il vit encore dans ma mémoire comme au commencement. »

« — Si, maintenant, continua-t-il, vous désirez encore une satisfaction, j'y suis prêt à tout instant. Mais, forcément, il nous faudra attendre notre heureux débarquement à Riga, jusque auquel nous menacent encore beaucoup de choses.

« Honteux, je tendis la main à cet homme d'honneur et comme, en regardant dans mes yeux, il devina ma conviction et mon repentir, il m'embrassa aimablement et tout fut oublié.

« Dès ce moment, des jours précieux commencèrent sur la mer généralement déserte et sur l'inhospitalier et petit navire. Chaque instant opportun que nous accordaient un temps favorable et des vagues tranquilles — quand la mer était tourmentée et que le navire tanguait fortement, M. de Rennenkampf avait des nausées — nous le passions sur le pont et le dissipions dans les conversations les plus agréables, puisque nous étions tout à fait seuls.

« A ces occasions, j'appris beaucoup de détails du temps de ses études à Göttingen, de ses voyages en Allemagne, en France et en Italie, et enfin de la mémorable campagne de Russie. Il savait raconter d'une manière pleine d'esprit et très intéressante. Pendant des heures entières, quand nous étions assis sur le pont, dans la nuit éclairée par la lune, devant un verre de vin, je l'écoutais attentivement.

« La littérature et la poésie furent aussi d'abondants sujets de nos entretiens. Rennenkampf devait s'être aussi particulièrement initié à la poésie orientale. Il me chanta, traduite en allemand, une très jolie chanson persane à laquelle il avait adapté une mélodie très gracieuse. Je me rappelle encore le premier couplet...

Si j'étais un petit oiseau,  
Et que j'eusse un plumage,  
Je survolerais bien la mer  
Et je viendrais m'y reposer..

Et si, par aventure,  
Ma bien-aimée venait,  
Je lui chanterais des chansons...

Et je ne songerais jamais à repartir,  
Si j'étais un petit oiseau...

« Ainsi, monotone en soi, le voyage passa comme un beau rêve, et je fus profondément ému lorsque je dis un éternel adieu à ce compagnon de voyage si lettré, si savant et vraiment noble, qu'un sort favorable m'avait envoyé.

« Je devais aller en Courlande, et lui voulait retourner à la Cour odlenbourgeoise après un court séjour à Riga. Il me dit adieu de la manière la plus cordiale, et je lui promis, en lui serrant la main, de retenir intégralement ses avertissements raisonnables et, pour moi, inoubliables, et de les suivre de toutes mes forces.

« Huit jours après, une affaire me fit retourner à Riga. J'espérai voir encore une fois mon mentor. Je le demandai à la Maison des Chevaliers où il s'était installé. Il était parti pour la campagne et devait quitter le pays dans quinze jours. Ainsi, je ne le revis jamais ! »

Et faisant allusion à l'article nécrologique qui lui avait appris, en cet été de 1854, la fin d'Alexandre de Rennenkampf, le conseiller d'État Louis Cambecq ajoutera : « Je ne veux point parler des sentiments avec lesquels j'ai lu, maintenant, malgré les trente-sept années écoulées, l'article mentionné au commencement. Mais je remercie infiniment l'auteur inconnu de la joie qu'il m'a causée sans le savoir (78). »

Ces lignes sont la meilleure peinture d'Alexandre de Rennenkampf à l'époque où débute son existence oldenbourgeoise. Ce témoignage complète ceux, notamment, de Caroline de Humboldt et de Théodore de Bernhardt. Ses actes nous fourniront d'autres témoignages... Et ainsi, peu à peu, saisissons-nous l'enseignement découlant de sa vie.

Ses voyages continuaient. Il accompagnait la Cour aux eaux, remplissait des missions en Russie, visitait Guillaume de Humboldt à Tegel, rencontrait des souverains à Rastadt, retrouvait un jour son ami Tourguéniew, « l'ami aîné de Pouchkine » (79), un jour son ami Joukowski, le père du romantisme russe (80), ou bien redécouvrait la Suisse et l'Italie, ou encore allait converser avec Goethe à Weimar ou avec Christian-Daniel Rauch à Berlin...

En décembre 1829, il arrive en Russie, en mission officielle auprès de Nicolas I<sup>er</sup>. Il est chargé, à titre de « chambellan de S. A. R. Mgr le grand-duc d'Oldenbourg », d'annoncer au Tzar et Empereur « la triste nouvelle de la mort de S. A. S. le prince Pierre-Georges-Paul-Alexandre de Holstein-Oldenbourg, neveu de S. M. I., décédé à Oldenbourg le 16 novembre 1829, à l'âge de dix-neuf ans ». Il rencontre Nicolas I<sup>er</sup> et l'Impératrice à plusieurs reprises, notamment le 20 décembre (81).

Ce voyage lui donne aussi l'occasion de revoir son frère, Pawel Iakowlévitch, devenu général, qui conduit à Saint-Pétersbourg une ambassade persane (82). En même temps, il retrouve Alexandre de Humboldt, arrivé en Russie pour entreprendre le grand voyage d'étude et d'exploration dont Alexandre de Rennenkampf a été l'instigateur en 1811. Alexandre de Humboldt exulte. « Ma santé est excellente, dit-il. L'Empereur, avec cette délicatesse qui le caractérise, m'a déjà conféré l'Ordre de Sainte-Anne orné de la couronne impériale (ce qui équivaut à la décoration

en diamants, qu'on ne donne plus) (83)... » Et encore : « L'Empereur m'a comblé de marques d'affectueuse estime : « Votre arrivée a fait faire des progrès immenses à mon pays ; vous répandez la vie partout où vous passez. » J'ai reçu une pelisse de zibeline de cinq mille roubles et un vase comme les plus beaux du palais (sept pieds de hauteur avec le piédestal !) qu'on évalue à trente-cinq ou quarante mille roubles » (84)...

En 1832, Alexandre de Rennenkampf partage, à Ems, ses distractions avec Joukowski, qui a son âge, soit quarante-neuf à cinquante ans à l'époque. L'auteur du *Barde dans le camp des guerriers russes* en fait part à son élève, le prince héritier de Russie, futur empereur Alexandre II. « Je me traîne aux visites, lui écrit-il d'Ems, le 6 août 1832, puis j'enfourche un âne et ce sont des excursions dans les environs, pour lesquelles j'ai un bon camarade, Rennenkampf (85)...

Quelques jours plus tard, c'est à leur ami commun, A. I. Tourgueniew, que Joukowski écrit : « Il y avait ici la duchesse de Leuchtenberg ; maintenant il ne reste que la duchesse d'Oldenbourg auprès de qui se trouve mon ami, le tien aussi, semble-t-il, Rennenkampf. C'est avec lui que nous voyageons dans les environs (86)...

\* \* \*

L'amour des voyages ne quittera jamais le cœur d'Alexandre de Rennenkampf, mais la passion du foyer ne sera jamais supplantée. Et, en vérité, peu d'êtres connaîtront une vie familiale aussi harmonieuse et aussi riche, aussi féconde et aussi poétique.

A vingt ans, il disait déjà : « *Les trésors viennent d'au delà des mers, mais la tranquillité habite au bord...* » Paroles profondes ! Et comme elles aident à le comprendre !

Quand, après s'en être éloigné, il revenait sur les bords tranquilles, sa gentilhommière, la « maison à l'ombre des

sept chênes » — comme il l'appelait — lui restituait le calme bonheur qu'il avait su lui-même se créer.

A la Cour d'Oldenbourg, Alexandre de Rennenkampf avait connu, peu après son arrivée, une jeune fille qui s'apparentait idéalement à lui, la baronne Caroline de Dalwigk (87), dame d'honneur de la Cour (88). Les voyages, qui avaient tant procuré à Alexandre, lui procuraient donc encore l'amour, car ce fut l'amour qui l'unit à Caroline de Dalwigk le 13 mai 1819...

Elle venait d'avoir vingt ans, et lui trente-six. Leur bonheur ne connut ni ombres ni mélange. A la vie parfaite d'Alexandre de Rennenkampf, il fallait un bonheur intime parfait. Et il l'eut. Le Ciel favorisa cette union exceptionnelle et Dieu bénit Alexandre et Caroline en leur donnant six beaux et bons enfants : *Adélaïde-Elisabeth-Caroline*, le 8 juin 1820 ; *Auguste-Pauline-Louise*, le 10 janvier 1822 ; *Elisabeth-Christine-Jeanne*, le 14 mars 1824 ; *Pierre-Frédéric-Louis*, le 18 août 1826 ; *Caroline-Louise-Mathilde*, le 9 mai 1828 ; et *Cécile*, née probablement en 1830 (89).

Ce petit monde connaîtra des destinées différentes. Ainsi, Adélaïde se vouera à la religion. Auguste mourra le 15 avril 1844, à vingt-deux ans, au moment où elle allait épouser le baron Grote. Elisabeth, plus couramment nommée Elisa, épousera un diplomate autrichien, Victor-Joseph Weiss, seigneur de Starkenfels. Frédéric deviendra militaire, mais la mort le fauchera à trente-cinq ans, en 1861. Caroline épousera, le 4 août 1849, le baron d'Egglofstein, aide de camp et chambellan du grand-duc d'Oldenbourg, puis général (90). Enfin, Cécile également épousera un général, le général de Parseval (91).

A ce foyer, se joint la mère d'Alexandre de Rennenkampf, Elisabeth-Dorothee, qui, veuve du maréchal Jacques-Jean de Rennenkampf, a convolé en secondes noces avec le préfet Maurice-Frédéric de Gersdorff, châtelain de Korkull, le 4 décembre 1796, un peu plus de deux ans après la mort de son premier mari (92). Veuve pour la

deuxième fois, Elisabeth-Dorothée d'Anrep-Rennenkampf-Gersdorff vient achever sa vie au foyer de son fils, dans la « maison à l'ombre des sept chênes ».

La vie familiale de son fils se mêle intimement à celle d'Auguste d'Oldenbourg, Caroline de Rennenkampf est l'amie de la grande-duchesse Cécile, et les enfants du grand chambellan partagent leurs jeux et leurs études avec ceux du grand-duc.

Cette vie, point central de son existence, il la vantait à ses amis. « C'était quand il avait trente ans », dira-t-il. Il entendait la trentaine, le plein épanouissement de sa destinée heureuse...

Quand il avait trente ans... Il s'était bâti une maison bien à lui, une sorte de gentilhommière construite d'après ses plans, et placée sous le dôme de sept grands chênes... « La maison à l'ombre des sept chênes... » Un coin charmant d'Osternbourg, faubourg d'Oldenbourg. « Un vrai coin d'amateur de jardins fleuris. » Et dans cette oasis, qui lui appartenait en propre, il se délectait en poursuivant ses travaux, ses recherches, ses études.

Sa chambre même voit s'entasser tant d'herbiers, de pierres, de roches, d'os, de livres, qu'il trouve difficilement un peu de place pour y circuler. Sa chambre, d'ailleurs, il la décrira à Christian-Daniel Rauch... Il est heureux. « Ainsi, à ma joie, je suis entouré de souvenirs. Mon âme est à nu ! »

Sa famille ? Elle partage la vie de la famille du grand-duc. Quant à lui, son esprit n'est pas frappé, comme les esprits provinciaux en général, de cette malédiction qui fait attribuer de l'importance aux soucis mesquins. Son esprit large voit large, et profond, pénètre et voit loin.

Ses meilleures heures, à part ses recherches scientifiques, recherches favorites, il les consacre à l'éducation des enfants. Et quelle éducation ! Quel maître, quel directeur de consciences il doit être !... Et tout cela lui vaut un bonheur immense, multiple et infini. Un bonheur dont il dit

qu'il est « à plusieurs facettes », tant il est riche et varié... Et il vit, parfaitement conscient de ce bonheur, le savourant seconde après seconde, car il en sait le prix (93) !

Doué par Dieu d'une âme dont l'équilibre, autant que les élans et la force, atteignaient véritablement au sublime, il régnait sur sa maison comme ses ancêtres aux mœurs patriarcales dominaient la vie de leurs châellenies et de leurs seigneuries.

\* \* \*

Ses amis cherchaient en vain un autre homme à lui comparer. Un jour, Louis de Lebzeltern dira à Elisa de Rennenkampf qu'il ne pouvait exister au monde un homme meilleur que son père. « C'est une vraie perle que cet homme », déclarera-t-il (94)... Et Caroline avouera à Alexandre de Rennenkampf : « Comme je dois aimer une individualité comme la vôtre, qui ne devient plus sévère qu'envers elle-même, plus aimante et plus indulgente envers les autres (95) !... »

Jadis, à Rome elle avait cru découvrir en lui un cœur avare de tendresse affectueuse, elle l'avait jugé froid, le croyant incapable de distinguer l'affection de l'indifférence. Jugement téméraire, sur lequel elle se hâta de revenir pour le définir selon la réalité, cette réalité qui fit de lui cet ami idéal dont elle entretenait Guillaume de Humboldt.

En s'épanouissant, la nature d'Alexandre de Rennenkampf acquiert toute sa plénitude, que dominant une série de sentiments dont les principaux sont : caractère chevaleresque, cœur enclin au dévouement, conscience de sa propre force, compréhension de la réalité, répulsion pour la faiblesse et l'insignifiance. Il s'est ainsi épanoui au contact des individus les plus remarquables et les plus intelligents de son temps. Il a beaucoup vu, beaucoup appris. C'est un savant dans plusieurs domaines, dans celui des sciences, comme dans celui des arts, dans celui des lettres

comme dans celui de la musique et de l'histoire. Mais surtout il se distingue par sa modestie, par son effacement, par son humilité. Aussi nous apparaît-il comme un modèle original, unique... de même que son bonheur intime, dans la maison à l'ombre des sept chênes, où chacun partageait les joies, les rêves, les espoirs, les chagrins et les affections du père, nous donne bien l'image fidèle de la paix familiale.

Bonheur élevé, sentiments élevés où la dignité côtoie sans cesse la noblesse et la simplicité, ou mieux la grandeur simple... Et comment Alexandre de Rennenkampf ne serait-il pas convaincu d'agir et de vivre selon Dieu ? Le héros d'un de ses livres défendra le bonheur conjugal. A toutes les liaisons, il préfère — parce qu'elle est celle qui rend le plus heureux et le plus humain, dit-il — la liaison conjugale...

La naissance d'un enfant ?... « C'est la plus forte liaison de la famille. Chacun sait pourquoi l'autre lui est si cher (96)... » Il rappelle, avec émotion, comment, en 1826, le 18 août, quand son fils vit la lumière, il se trouvait avec Auguste d'Oldenbourg à Wiesbaden. Sa femme glissa dans sa lettre une boucle du nouveau-né... Il joignit cette boucle à une boucle qu'il conservait des cheveux de sa tendre Caroline, et, ému, inscrivit sur un carré de papier : « La mère avec le fils (97) ! »

« Au maître des puissances célestes, assurait-il, rien ne peut être plus agréable que de contempler les sollicitudes d'une mère, le bien-être des enfants et les soins d'un père pour l'élévation de son âme immortelle, afin d'être digne de la protection du Tout-Puissant (98)... »



Prodigieusement riche de souvenirs, Alexandre de Rennenkampf centralise cette richesse, et sur ce capital, les enfants font leur apprentissage de la vie, tandis que



Louis de Lebzelter



Alexandre de Humboldt



Guillaume de Humboldt



Caroline de Humboldt

quiconque l'approche en bénéficie non moins largement pour sa part.

Il avait appris à aimer la nature et l'art des pays et des peuples. La nature et l'art contenaient l'immense domaine où son âme aimait à vagabonder sans fin. Et à leur sujet il disait ces paroles émouvantes : « La nature et l'art ! Deux côtés parfaits d'un monde parfait ! Il a aussi d'autres côtés, qui ne sont pas parfaits, mais je préfère ne pas les regarder (99)... »

On a pu dire aussi qu'il avait un penchant à s'élever au-dessus de son âge, fait souvent remarqué chez les êtres prédisposés à l'harmonie, et qu'il fut vieux dans sa jeunesse, puis de nouveau jeune dans sa vieillesse. « Nous ne pouvons être vieux que devant les hommes, écrira-t-il un jour à Christian-Daniel Rauch, parce que nous-même, nous ne le sentons pas (100)... »

Il a magnifié l'amour — l'amour au sens chrétien du mot. « Seul l'amour peut nous amener à comprendre un homme supérieur dans ses diverses opinions de la vie, autant que cela est nécessaire, et à le juger sans aucun parti pris (101)... »

Pensant en beauté et se souvenant avec délices, selon l'adage de Gœthe, Alexandre de Rennekampf remue dans sa vie intérieure des trésors. En philosophe et en moraliste, il exploite pour ses semblables cette source intarissable et la traduit par des expressions éclatantes. Vivre, d'après lui, c'était accomplir une tâche aussi grande que sacrée.

« Qui ne se plaint de la brièveté de la vie ? disait-il. Mais comment l'as-tu employée ? Es-tu devenu quelqu'un ? As-tu vécu dans un progrès constant en vue de t'ennoblir ?... Sinon, ta brève vie aura été trop longue (102) !... »

Il étendra son influence sur son gendre Victor de Starckenfels, le poussant à méditer constamment sur ce qui est durable et solide, lui souhaitant de posséder le feu sacré, celui-là seulement, celui qui éclaire mais ne brûle pas. L'essentiel étant, au milieu de l'agitation de la vie,

de ne jamais oublier son perfectionnement personnel...

« Que vaut, dit-il encore, le meilleur bonheur sur la terre, s'il ne nous améliore pas, si nous ne mûrissons pas pour le Ciel, si nous ne préparons pas le Ciel sur la terre ? »

Et à sa fille Elisa, il ajoute : « Je veux attirer ton attention. Le royaume du Ciel, le royaume de Dieu qui nous est promis, chacun peut se le créer sur la terre, si seulement il le veut. Le créer et le fixer dans sa famille est plus difficile. L'étendre à tout le globe terrestre, seule le peut la toute-puissance de Dieu dont l'omniscience accomplit des miracles... » Toutefois, ces miracles se trouvent conditionnés par les forces de la nature et la direction prise par les cœurs humains. Aussi faudra-t-il « des millénaires jusqu'à ce que l'homme le comprenne ». Mais rien n'en pourrait arrêter le développement, car on ne poursuit jamais en vain un but minutieusement assimilé...

La notion de la perfectibilité humaine, il la possédait dès son adolescence. Au contact de la vie et des peuples, plus encore à celui de la nature, elle se développa en lui. « Comme dans la nature et dans la vie de l'homme, professait-il, le progrès dans le sens de l'amélioration est ce qui importe, le fils doit toujours devenir quelque peu meilleur que le père. C'est ce qui fait l'immortalité terrestre (103)... »

Du point de vue scientifique, il ne doutait pas de la continuité éternelle de l'existence de l'homme. Cette continuité lui apparaissait comme la première loi de la nature, loi à laquelle il donnait pour corollaire le développement progressif de l'être humain vers la perfection. « Je puis le prouver du point de vue géologique et anthropologique, assurait-il. Aussi, celui qui, selon sa propre conscience, effectue sur lui-même un perfectionnement progressif, spirituel et moral, celui-là est un véritable collaborateur de la grande cité de Dieu. Quelle vocation pour la courte vie terrestre ! Quelle certitude de la continuité de l'existence ! Qui peut entrevoir la fin de la vie terrestre ? Qui

peut la craindre ? Est-ce si difficile à comprendre, quand on en a l'assurance certaine, et comment cette assurance peut-elle manquer à un homme bien pensant (104) ? »

Il faut reconnaître que, pensant et agissant de la sorte, Alexandre de Rennenkampf avait une haute opinion de l'essence de la vie. Ses idées ne formaient-elles pas l'essentiel de sa personnalité harmonieuse ? Adversaire des théories rigoureuses et froides, il recherchait et poursuivait tout ce qui offrait un rapport avec la vie. De même, il ne s'écartait jamais de la foi. Aussi reliait-il infailliblement les divers domaines de la science et de l'art à la nature, à la morale, à la vie et à Dieu...

\* \* \*

Au cours de ses voyages, il ne s'encombrait point d'antiquités, de souvenirs, de témoins de ses séjours à travers tel pays, telle ville ou capitale. Il rapporta davantage : les fruits d'une expérience et d'une méditation étonnantes, subjuguantes. Il s'exprimait d'ailleurs à ce sujet dans des termes élevés et pénétrants : « Si on nous demandait un jour : « Qu'avez-vous rapporté de vos voyages ? » Nous pourrions alors répondre : « Nous-mêmes !... » Parce que nous ne nous sommes pas détachés de la vie. Nous n'avons pas voyagé à Rome et à Naples... Nous avons vécu à Rome et à Naples (105) !... »

Le commerce de Gustave de Schlabrendorff eut le don de réveiller en lui la philanthropie innée qui y dormait. Dans un de ses livres, il s'écriera : « Qu'il eût été bon de consacrer sa vie à visiter le vaste monde, à rechercher l'indigence, la brutalité, l'ignorance... à déceler les traces des origines du mal... Trouver les moyens de réduire ce mal et apprendre à les appliquer... Aspirer, de l'obscurité, à atteindre les grands et les puissants pour leur rappeler leurs devoirs d'hommes, les secouer, les mettre en action,

les contraindre... Convertir enfin l'argent, qui cause une telle multitude de maux, en un réel bienfait pour l'humanité (106)... »

Comme il eût aimé stimuler, encourager, rendre confiance, apprendre aux êtres humains à fournir une activité salubre, « à être infatigablement actifs dans les domaines les plus éloignés et les plus bornés, et de la sorte, à devenir des collaborateurs conscients, des aides, de l'ordre mondial, qui vise à la perfection et qui mène lentement le genre humain à travers le labyrinthe d'obscurs égarements jusqu'au but suprême... »

Il reconnaissait que les gens du peuple peuvent sortir du besoin et de la pauvreté par leur travail et leur application, mais il se tenait convaincu que l'amélioration matérielle seule ne peut jamais conduire à une véritable élévation de l'homme. En même temps, traitant de cette élévation spirituelle, il proclamait que la compréhension intime de tout ce qui est essentiel, surtout en fait de religion et d'opinion, est accessible à un simple et même qu'elle lui est indispensable.

On se trompe fort, disait-il, quand on pense qu'on ne peut parler de sujets élevés qu'avec des mots élevés, incompréhensibles aux illettrés et aux simples. Celui qui parle une langue vivante peut toujours pénétrer partout et être compris « partout où, à sa rencontre, vient un cœur pur, une fantaisie qui n'est pas faussement dirigée et une saine compréhension humaine ».

Il a horreur des jargons d'école, d'érudition. « L'école de l'humanité — la vie — n'a pas d'autre langue que celle employée dans la vie quotidienne habituelle, et qui saisit le coloris des objets. La haute vérité, dans le domaine purement humain, est comprise par n'importe quel homme, et elle n'a pas besoin d'un langage artificiel, d'un langage différent de la langue ordinaire, qui a suffi aux plus grands fondateurs de religions. » Et il ajoutait : « On peut dire, de plein droit, que les objets les plus grands et les plus élevés

peuvent être exprimés et compris par des yeux d'enfant (107)... »

Ainsi s'écoulait, à Oldenbourg, partagée entre la Cour et la maison élevée sous le dôme des sept chênes, l'existence de ce penseur dont rien ne troublait la sérénité, et qui, dans la paix de son âme, murmurait souvent : « Il y a au monde des mélodies qui chantent longtemps aux oreilles, et qui peuvent même, je pense, soutenir le cœur dans ses derniers battements (108)... »